

3 - 4/70

PRÉMICES

LES QUATRE TALENTS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 280 exemplaires :

5 exemplaires de présent sur Japon impérial, numérotés I à V ;

25 exemplaires de Souscripteurs sur Japon impérial, numérotés 6 à 30 ;

25 exemplaires sur Hollande, numérotés 31 à 55 ;

225 exemplaires sur papier vélin, numérotés 56 à 280.

EXEMPLAIRE N° 18



FÉLIX GARDAIR

PRÉMICES

POÉSIES

SUIVIES DE

LES QUATRE TALENTS

COMÉDIE EN UN ACTE

DE

FÉLIX GARDAIR ET ÉMILIEN LIEUTAUD



MARSEILLE

ALEX. JOUVÈNE, ÉDITEUR

1917



PRÉFACE

Ces vers délicats de Félix Gardair, pieusement recueillis par sa mère, sont publiés par ses amis. C'est à l'un de ces derniers qu'il appartenait de dire ici, en tête de ce recueil, ce que fut le jeune et regretté poète. L'ami qui tient la plume est à peine qualifié : s'il est l'un des plus âgés, il n'est pas le plus ancien. Il n'a connu Félix Gardair que peu d'années avant sa mort. Mais, en écrivant ces lignes, il a le cœur serré par la plus douloureuse émotion, car il va parler d'un de ces êtres d'élection, d'un de ces jeunes hommes voués à une fin prématurée, qu'on reconnait à leur enveloppe fragile, à leur attitude mélancolique, à leurs sentiments d'une délicatesse exquise.

Félix Gardair est né à Marseille, le 3 août 1892. Il a fait ses études secondaires au pensionnat du Sacré-Cœur de cette ville. Aussitôt après l'obtention de ses premiers grades universitaires, en 1909, il commence des études de droit pour lesquelles il témoigne d'un goût marqué. Licencié en droit dès 1912, il est, un moment, inscrit au barreau

de la Cour d'appel d'Aix, prépare son doctorat et subit le premier examen en 1913. Il est reçu avec mention. Sa santé ne devait pas lui permettre de pousser plus avant ses études juridiques, non plus que la préparation de la licence ès lettres à laquelle il s'était adonné pendant un an.

Attaché au Secrétariat de la Chambre de Commerce de Marseille, il se fait apprécier par ses connaissances juridiques et économiques. C'est en ce milieu sélectionné, laborieux et lettré du personnel de la Chambre que l'auteur de ces lignes a connu Félix Gardan, qu'il a jugé de la solidité de ses connaissances, goûté son tact, sa distinction et l'agrément de sa conversation où se trahissait un poète...

Poète comme Millevoye, il est mort du même mal que lui. Et les premières atteintes de ce mal, il les a contractées au cours d'une excursion en Espagne, en juillet et août 1913. Ses amis qui le plaisantaient à l'occasion d'un tel voyage entrepris en pleine canicule, ne se doutaient point qu'il en reviendrait avec le germe d'un mal implacable.....

Il se soigna à Hyères, sembla aller mieux, puis son état s'aggrava subitement en juillet 1915. Dès ce moment, il cessa tous travaux et mourut quelques mois après, le 30 janvier 1916, en chrétien résigné et plein de foi, assisté par l'un de ses anciens maîtres, l'abbé Gubert, pour qui il avait conservé une vive affection.

Ce jeune homme de 23 ans, à l'aube de la vie, semble avoir obéi au secret pressentiment d'une fin prochaine, en rassemblant ses œuvres poétiques éparses en divers recueils et revues. Il avait le dessein de les publier avec une dédicace à sa mère, sous le titre de Prémices, choisi par

lui-même et convenant si bien à l'œuvre d'un jeune — les prémices d'un talent plein de grâce et de fraîcheur.

Les premiers vers de Félix Gardair datent de 1903. Ce poète qui devait mourir à 23 ans, en a à peine 11, que, déjà, il est visité par sa muse, tour à tour enjouée et mélancolique. Ces vers remontant à un âge aussi tendre n'ont pu trouver place dans le recueil que voici. Ce sont les tout premiers élans partis du cœur de notre poète et que la mère de celui-ci garde précieusement. Ils sont l'aube d'un jeune talent manifesté par les pièces charmantes qu'on trouvera dans ces pages.

Toutes celles de ces pièces, odes ou sonnets, qui furent connues du public eurent un succès mérité. Malgré la plus rare distinction, elles plurent comme si elles avaient été vulgaires...

Poète, Félix Gardair aurait respiré cette rose du succès qui se mêle si bien à toutes les autres roses de la jeunesse. Assurément, il sentit que son œuvre, dans la suite, lui aurait donné quelque joie. Il dut en faire le sacrifice, comme il fit celui de sa vie, mais avec l'amer chagrin que sa fin ne pût servir utilement la cause de la patrie. Et cette obsession se retrouve, combien déchirante! dans l'une de ses dernières pièces, peut-être la plus belle qu'il ait écrite, dans sa magnifique Prière aux morts :

> Moi qui ne puis donner, hélas ! que ma prière
> En ces heures d'efforts,
> Je crois juste, baissant mon regard vers la terre,
> De la donner aux morts.
> . . . .

Les amis de Félix Gardair conserveront de lui le plus fidèle souvenir. Avec l'assentiment et la collaboration de

sa mort, ils ont voulu rendre hommage à sa mémoire. Ils ont voulu aussi marquer la perte faite par les Lettres, en publiant le présent recueil qui renferme des œuvres d'une si délicate inspiration.

Ils ont regretté sa mort, comme on regrette un jeune talent interrompu à la veille de son plein développement, et dont ils jouissaient comme d'une aurore à laquelle on ne reproche pas de se lever trop matin...

JOSEPH FOURNIER,

Membre de l'Académie de Marseille.



A ma Mère

Voici l'œuvre de ton enfant
Ce fut mon plaisir de l'écrire,
Mais mon bonheur, je puis le dire,
C'est de te la donner, Maman!



INTIMITÉS



C'est ma Jeunesse !

C'est elle qui m'a tout dicté ;
Ainsi je dois à cette amie
D'avoir, dans ma route suivie,
Parfois rencontré la beauté.

Je lui dois ma verve légère
Comme une brise de printemps,
Et, si je sais être sincère,
C'est la faute de mes vingt ans.

C'est la faute de ma jeunesse
Si mon rythme a mal résonné ;
Cette cause de ma faiblesse
Doit me la faire pardonner.

Vous que le présent récompense,
N'essayez pas de me punir ;
Ayez pitié de l'espérance
Et soyez bons pour l'avenir.

Pour arrêter la moquerie,
Il faut songer, ô mon lecteur,
Que la jeunesse est un malheur
Dont notre âme est trop tôt guérie.

Elle m'aura donc tout dicté ;
Ce fut ma complice et ma Muse ;
C'est là ma faute et mon excuse,
Mon défaut et ma qualité.

20 février 1913.





Le Berceau

Pourquoi l'a-t-on fait pâle et frêle ?
Il ne sera jamais le lit.
Éternellement il chancelle,
Il restera toujours petit.

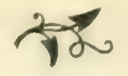
Toujours sa robe de baptême
Le parera, si vieux soit-il.
Il demeurera fané même,
Éternellement puéril.

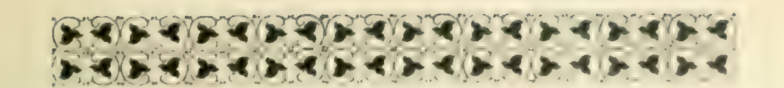
Il vivra l'existence austère
De ces vieilles bonnes d'enfant,
De ces femmes qui sont grand'mères
Sans avoir été des mamans.

Il se souvient d'une heure exquise,
Lorsque, luisant et solennel,
Dans cette chambre à l'air d'église
Il s'élevait comme un autel.

Mais cela grandit Paul ou Jacques !
Et dans quelque grenier malsain,
Pauvre autel du Vendredi Saint,
Depuis dix ans, il attend Pâques !

Septembre 1910.





La Veilleuse

Dès que notre lampe s'éteint,
Comme une étoile moins lointaine,
Elle brille jusqu'au matin
Dans sa maison de porcelaine.

Douce, elle éclaire le berceau
Où quelque rêve se prépare,
Et, sous sa lumière de phare,
Le berceau blanc semble un vaisseau.

Elle paraît bien humble et sage.
Pourtant, chaque nuit, sans raison,
Elle jette sur le plafond
Quelque lumineux paysage.

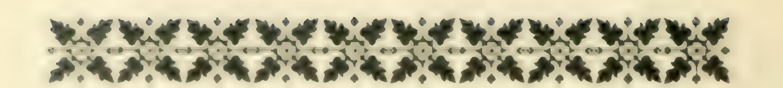
Elle peint en or sur le drap
Du long canapé qui sommeille,
Et, s'étonnant de la merveille,
Un lourd fauteuil étend les bras.

Mais le jour, dès qu'il se faufile,
Lui communique sa pâleur,
Comme si la faible lueur
Souffrait de ne plus être utile.

C'est pourquoi, lorsque le matin
La fait paraître plus lointaine
Dans sa maison de porcelaine,
J'ai pitié d'elle, je l'éteins...

1911.





Hiver

Le soir gris de l'hiver épand avec mystère
A travers les rideaux une vague lueur,
Et, donnant aux objets comme un contour sévère,
Une tristesse arrive avec cette pâleur.

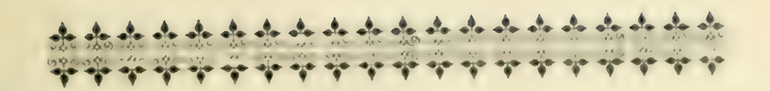
Mais la lampe à présent m'apporte sa lumière
Et le feu du foyer me donne sa chaleur;
Car j'ai pour compagnons, dans les soirs de labeur,
La flamme qui me chauffe et celle qui m'éclaire.

La clarté met partout quelques reflets jolis,
Vient dorer les feuillets du livre que je lis,
Par-dessous l'abat-jour d'où je la vois descendre,

Et, m'arrêtant de lire en écoutant un peu,
J'ai le plaisir léger, pour un moment, d'entendre
Palpiter la pendule et grésiller le feu.

Janvier 1913.





Blés de Noël

Au pied de la crèche de bois
Qui groupe, brillant et fragile,
Tout son petit monde immobile,
Les troupeaux, les bergers, les rois,

Avec quelques grains de semence,
J'ai pieusement rassemblé,
En deux soucoupes de faïence,
Deux minuscules champs de blé.

Devant le naïf paysage,
Avec sa neige de coton,
J'ai voulu voir, suivant l'usage,
Verdir cette étrange moisson.

Elle aura poussé dans ma chambre,
Ayant trouvé spirituel
De germer au mois de décembre
Et d'être verte à la Noël.

Le soir, ma lampe les éclaire :
Petit miracle sans pareil,
Sur les blés, cette humble lumière
Prend des allures de soleil !...

Mais déjà quelques teintes jaunes
Viennent affadir leur couleur ;
S'ils furent semés en automne,
Ils mourront à la Chandeleur.

Les tiges s'inclinent à peine,
Mais non sous le poids de l'été,
Car elles n'ont jamais porté
Le précieux fardeau des graines.

Ils me doivent ce sort ingrat,
Et maintenant je le regrette…
Pauvres petits blés que l'on jette
Et que l'on ne moissonne pas !

Janvier 1912.





Ce que nous disent les choses

Tous ces objets inanimés
Qui garnissent notre demeure,
Par vingt ans à peine entamés
Le temps qui frappe les effleure.

Autrefois ils nous paraissaient
Immenses, lourds et vénérables.
Un pouf nous ensevelissait,
Nous passions debout sous les tables.

Jaloux, ils nous ont vu grandir,
Corps mobiles, âmes vivantes.
Maintenant qu'il nous faut vieillir,
Leur être inerte les enchante.

Et chacun de nous le comprend
Ce cri des choses qui se vengent,
Des choses qui jamais ne changent,
A l'homme toujours différent.

Comme elles savent bien s'y prendre
Pour dire : « Vivre, c'est déchoir ! »
L'horloge nous le fait entendre,
Notre glace nous le fait voir.

Et quand la nuit chez nous se glisse,
Nous forçant à nous recueillir,
Ils ont dans l'ombre, leur complice,
L'air de nous regarder vieillir.

Septembre 1910.





Feu de Bois

Tandis que la brise méchante
Qui souffle près de la maison
De sa voix lugubre me chante
Son hymne à la froide saison,

J'aime, à la fin de la journée,
Revoir, sur les chenêts de fer,
Le feu clair de la cheminée
Tout doucement vaincre l'hiver.

Petits lutins roux, bleus ou jaunes,
Les flammes au bonnet pointu
Semblent hanter, bizarres faunes,
Ces débris d'un arbre abattu.

Le bois gémit sous les morsures,
La branche tord son bras puissant,
Et la braise sort des blessures
Presqu'aussi rouge que du sang !

Chaque flamme jaillit vermeille
Et vivante de l'arbre mort
Qui, dans le foyer, se réveille
Pour mourir une fois encor...

Oubliant la bise qui gerce
Au dehors les doigts étrangers,
On écoute le feu qui berce
Avec ses murmures légers.

Alors, félicité vieillotte,
En face de son tas de bois,
On a, comme un vieux à bouillotte,
Quelque bon rêve d'autrefois...

Février 1914.



Le Calendrier

Ce matin, comme de coutume,
J'enlève une feuille, et voici
Que je remarque son volume
Singulièrement aminci.

Sans attendre les mois d'automne
Comme l'arbre, il a, tour à tour,
En une chute monotone,
Perdu ses feuilles chaque jour.

Mieux que l'horloge qu'on écoute
Et que le soleil qui descend,
Cet objet sait sur notre route
Indiquer la fuite du temps.

Bien souvent, sans qu'on le regrette,
On l'a déchiré sous ses doigts
Pour trouver la date qui doit
Marquer le retour d'une fête.

Il faut se répéter tout bas
Quand on a trop d'ardeur à vivre :
Ne lis pas trop vite ce livre
Que jamais tu ne reliras !

Car il arrive un certain âge
Où cela doit faire rêver
D'arracher soi-même une page
Si souvent au calendrier.

Décembre 1912.





Ce qui change

Pourquoi ces vers qui me ravirent
Et que j'écrivis en tremblant,
Lorsque j'ai voulu les relire,
N'ont-ils vu qu'un indifférent ?

Qui donc es-tu, chose inconnue
Qui me les faisait flamboyer
Et qui pare la chose nue
D'ardentes lueurs de foyer ?

Comme un papillon, tu te poses
Sur tous les objets un à un,
Et tu prends en partant aux choses
Et leur couleur et leur parfum.

Ainsi, livres, mes amis sages,
Quand plus tard je vais vous rouvrir,
Je ne verrai plus dans vos pages
Germer la fleur de mon plaisir.

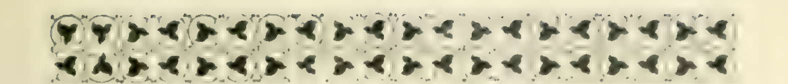
Ainsi toutes choses qu'on aime,
Comme celles-ci que j'aimais,
Parce que l'on n'est plus le même,
Pour vous se fanent à jamais.

Ainsi les choses les meilleures
Ne sont-elles ce qu'elles sont
Que parce que nous les parons
D'une richesse intérieure,

Et quand sous nos yeux nous voyons
L'objet tout autre, chose étrange,
Ce n'est pas cet objet qui change,
Mais c'est nous-mèmes qui changeons.

Septembre 1910.





La Véranda

En face du jardin, tout contre la maison,
Petit appartement aux murailles de verre,
Ennemi comme toi de l'ombre et du mystère,
Je suis ton visiteur dans la belle saison.

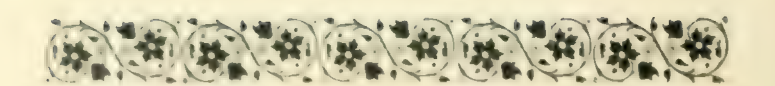
J'aime ton air fragile et ton aspect de serre ;
La clarté vient ici comme sur le gazon ;
Car, sous ta protection délicate et légère,
On se met à l'abri, sans se mettre en prison.

J'y demeure longtemps ; et combien ? je l'ignore,
Mais chaque fois, je sais, j'y vais plus tôt encore,
Et chaque fois aussi j'en retourne plus tard,

Estimant à son prix cette aimable tutelle
Qui laisse, à mon loisir, toujours étant si frêle,
Descendre la lumière et monter le regard.

1er mars 1913.





Lecture

A mon ami Henri C***

Tu lisais un vieux livre à la verve maligne,
Et de ton mieux, car seul un ami t'écoutait ;
Mon regard, que ta voix laissait libre, suivait
Sur un mur le feston d'une branche de vigne.

Plus loin, en plein soleil, si riches de couleur
Que j'en étais contraint de baisser la paupière,
Les feuilles d'un tilleul épuisé de chaleur
Semblaient fléchir un peu sous leur poids de lumière.

Et j'éprouvais ainsi deux plaisirs à la fois,
Car j'étais, grâce à toi, mon ami, dans cette heure
Dont le frais souvenir en mon âme demeure,
Le miroir d'un beau jour et l'écho de ta voix.

Septembre 1912.





Le Piano

Dans le salon déserté, l'ombre
Insensiblement se glissait.
Je fixais dans la pièce sombre
Le piano noir qui se taisait…

Que ruminait-il en silence ?
Quel rêve angoissant l'obsédait ?
Calculait-il le nombre immense
De tous les chants que l'on a fait ?

Impatient, attendait-il l'heure
Où, par les sens émerveillés,
L'âme captive rit ou pleure
Au hasard d'un rythme éveillé ?

Ou bien, sous son vernis austère,
D'un dernier rayon décoré,
Redisait-il avec mystère
Quelque chant de nous ignoré ?

Le soir mauve en son agonie,
En le caressant d'un reflet,
Créait-il une symphonie
Dans le coffre de bois muet ?

Peut-être la grâce mystique
D'un rayon pâle dans la nuit
Allait-elle éveiller en lui
Le rythme grave d'un cantique…

Est-ce plutôt un air ancien
Qui sur ses cordes vibre et saute ?
Et, pour bien rendre une gavotte,
Prend-il des tons de clavecin ?

Comprend-il la mélancolie
Des fins de jour, heures de deuil,
Qui donne à sa forme jolie
L'aspect funèbre d'un cercueil ?

Toi, le confident des tristesses,
A qui l'homme dit ses sanglots,
Est-ce que ton orgueil se blesse
De n'être jamais qu'un écho ?

Mais, dans l'ombre toujours plus dense
Qui maintenant m'envahissait,
En me narguant de son silence,
Impénétrable, il se taisait...

Noël 1911.





Le Médaillon

Je l'avais découvert un jour, je me rappelle,
Au fond d'un meuble ancien près d'antiques rubans,
Il devait y dormir, certes, depuis des ans
Dans le charmant linceul d'une vieille dentelle.

Une marquise dut lui servir de modèle,
Car les traits en sont purs, le teint encor troublant...
Oh ! madame, croyez que je suis trop galant
Pour croire un seul instant ce portrait infidèle !

Caprice puéril, qui m'étonne aujourd'hui,
Je fixais longuement ce bijou sans ennui,
Et je le regardais tous les jours davantage,

Ce médaillon joli, que j'aimais tant à voir ;
Il semblait dans ma main un tout petit miroir
Qui se serait longtemps souvenu d'une image.

Mai 1913.





Le Foyer

A mes amis Robert C*** et Jean R***

L'homme qui change si souvent
N'a que deux foyers sur la terre :
Dans le premier, il est enfant,
Et dans le second, il est père.

Dans ces deux maisons, Dieu l'aidant,
Il oublie un peu sa misère,
Étant aimé dans la première,
Plus tard, dans la seconde, aimant.

Tant que le premier toit l'abrite,
Il bâtit le nouveau bien vite
Dans le lointain de l'avenir,

Et puis, son œuvre une fois faite,
C'est l'ancien foyer qu'il regrette,
Embelli par le souvenir...

1912.



PAYSAGES ET RÊVERIES



Fleurs de Paresse

Je me souviens très bien d'un grand bassin d'eau claire
Qui dormait dans les champs par les beaux jours d'été ;
Caressé par la brise, enrichi de lumière,
Il reflétait le ciel avec fidélité.

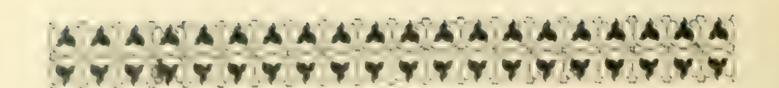
Quand le rameau feuillu que le soleil éclaire
En ombre sur le sol se trouve projeté,
Beaux par leur fantaisie ou par leur vérité,
D'innombrables dessins se font tout seuls par terre.

Quand le pâtre a chanté dans le fond du vallon,
L'écho malicieux, ramassant sa chanson,
La donne à répéter dix fois aux rochers sombres.

Rêveur qui veut créer, poète paresseux,
Pour rendre la beauté, je veux faire comme eux :
Mes vers sont des échos, des reflets et des ombres.

Avril 1912.





Marseille

En regardant ainsi cette mer où déjà,
Au bord du ciel rougi, le soleil baisse et plonge,
Peut-être, dans le soir, la grande ville songe
Qu'un jour des marins grecs arrivèrent par là.

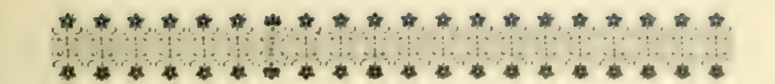
Une colline, au loin, dans le golfe s'allonge,
Et la vague toujours s'en revient et s'en va,
Tout auprès du rocher qui jamais ne daigna
S'occuper un instant de ce flot qui le ronge.

De tout mon cœur fervent, j'admire ma cité ;
Mais avant tout, je crois, il faut que l'on adore
En elle sa puissante et divine beauté,

Car il aura fallu, pour nous la faire éclore,
Que le Dieu créateur, miracle sans pareil,
Unît l'eau de la mer et le feu du soleil.

Juin 1913.





Sept heures

Une fin de beau jour à la fin de l'été...
Le soir donne aux objets une molle élégance
Et les meubles ont l'air, dans l'ombre et le silence,
De goûter le plaisir de l'immobilité.

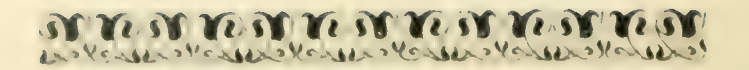
Leur forme s'amollit dans la demi-clarté.
Au dehors, un tilleul au tronc frêle s'élance ;
Un rameau dépouillé que l'arbre mort avance
Fait un dessin très net sur le ciel gris bleuté.

La nature en repos se tait, calme et soumise,
Mais le sens avisé, dans la plus faible brise,
Retrouve la fraîcheur, le chant et le parfum.

L'âme demande au soir qui, lent, se décolore,
Les moindres voluptés que peut donner encore
Avant de s'effacer le jour presque défunt.

Septembre 1911.





L'Heure

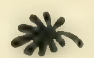
Écoutez ! L'heure sonne à l'horloge lointaine...
Et nous nous sommes tus pour entendre le bruit
Des coups graves qui font se hâter dans la nuit
Les pas des paysans attardés dans la plaine.

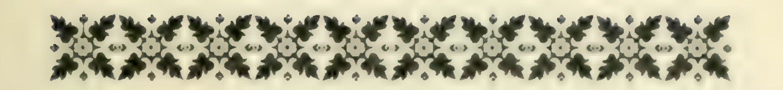
Le dernier tintement vient de s'éteindre à peine.
C'est l'ordre du départ qu'il donne et que l'on suit.
De même qu'au matin son timbre nous ramène,
De même chaque soir sa voix nous reconduit.

Docile comme nous, tout un ciel s'illumine,
Et le soleil, là-bas à l'horizon, termine
Cette course d'un jour que nous voyons finir.

Ne trouvez-vous donc pas, en ce champ où nous sommes,
Que, tout autour de nous, les choses et les hommes,
Semblent goûter en paix la douceur d'obéir ?

Juillet 1913.





Le Feu du Soir

Elle est plus belle que l'aurore
Et que la nuit, cette heure-là,
Car le soleil y luit encore
Et l'étoile y brille déjà.

A l'horizon, dans sa folie,
Le soleil flambe fol et fier :
C'est un véritable incendie
Qui semble sortir de la mer !

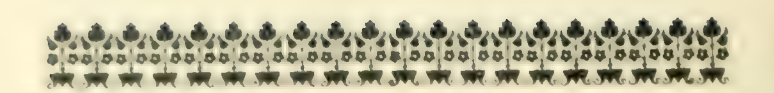
Nul ne se plaint et nul n'appelle
Devant ce désastre muet ;
Les flots s'emplissent de reflets
Et le ciel du soir d'étincelles.

Pour fuir le superbe danger,
Les vagues courent, pitoyables,
Et viennent caresser le sable
Ou bien insulter le rocher.

Et plus tard, l'on verra descendre
Le pâle rayon de la nuit,
Et la vague prendra sous lui
Une triste couleur de cendre.

Avril 1912.





Nuit des Villes et des Champs

Aimez-vous la nuit qui descend
Dans la campagne qui s'est tue,
Ou bien celle qui, lentement,
Se faufile dans une rue ?

La première, nuit du terroir,
A les vents d'hiver, ceux d'automne.
Et la nuit des villes résonne
Des pas attardés dans le soir.

Leurs mystères ? L'une a la ferme
Et le champ immense en repos ;
L'autre a la porte que l'on ferme
Et la fenêtre que l'on clot.

Quel est le plaisir plus intense,
De voir le grand ciel sur les bois
Où de l'imaginer immense
En le voyant entre deux toits ?

Aimez-vous mieux une lumière
Qui filtre à travers les volets,
Ou bien le détour solitaire
Et blanc de lune d'un sentier ?

Et quel spectacle vous enlève
Plus haut et vous émeut plus fort,
De voir la nature qui rêve
Ou de voir la ville qui dort ?

Mai 1911.





Sonnet Champêtre

Laissez votre voilette et prenez votre ombrelle ;
Cachez-vous au soleil, mais non pas à mes yeux :
Venez : par les sentiers où nous irons à deux,
Nous inventerons bien quelque chanson nouvelle.

Pourquoi donc, dans les prés fleuris et gracieux,
Sur les tiges qu'on voit inégales et frêles,
Trouve-t-on de ces fleurs si semblables entre elles,
Tels les vers inégaux qui riment bien entre eux ?

Prenons, à chaque pas, la folle fantaisie,
Mais pour en faire un tout d'une exquise harmonie ;
Puis rentrons, nous sentant plus jeunes et meilleurs

D'avoir encor compris et chanté la Nature,
D'avoir eu la fraîcheur d'une brise plus pure
Et cueilli ce sonnet comme un bouquet de fleurs.

Juin 1914.





Soir d'Amour

Nous nous rappellerons toujours ce soir d'été,
Malgré le cœur changeant, malgré le temps qui passe...
Entendez donc la mer qui redit, jamais lasse,
Un chant toujours le même et toujours écouté.

Il ne reste du jour qu'un point d'or dans l'espace,
Un horizon rougi, quelque vague clarté.
Sur terre tout se tait, s'assombrit et s'efface.
Nous nous sentons unis dans la même beauté.

Mais maintenant la nuit, à chaque instant, se pare
De nouvelles lueurs : étoile, lampe, phare,
Toutes ces fleurs de feu hâtent leur éclosion.

Je n'oublierai jamais cette heure, cette plage...
Votre âme est une mer où se perd le sillage,
Mais mon cœur est un champ qui garde le sillon !

Juin 1912.





A Ronsard

Vous erriez dans les champs un soir, à l'aventure,
Avec celle qu'alors, poète, vous aimiez ;
Et voyant s'effeuiller une rose à ses pieds,
Vous avez cru devoir maudire la Nature.

Je lisais ce poème à l'ombre d'un rosier
Qui couvrait un vieux mur d'une riche parure,
Et je ne trouvais pas si marâtre et si dure
Celle que cependant, Ronsard, vous accusiez,

Puisque, près des rameaux où le jour qui s'éveille
Remplace patiemment, comme il a fait la veille,
Les pétales flétris par le vent dispersés,

En ce jardin béni, fertile en fleurs écloses,
Je pouvais lire, après quelques siècles passés,
Les doux vers où Ronsard regrettait une rose.

Les Caillols, 15 juillet 1914.





Le Bassin

Un simple petit tour de gazon et de pierre
En faisait un bassin, oh ! fort peu solennel !
J'aimais à voir briller de loin son onde claire
Au milieu des prés verts et sous le bleu du ciel.

Tantôt d'azur, tantôt de moire, et tantôt grise,
La couleur à toute heure et en tout temps changeait ;
Il tremblait sous le vent, frissonnait sous la brise,
Et, sous les gouttes d'eau de la pluie, il chantait.

Lorsque le soir d'été s'emplissait d'ombre noire,
Et qu'on voyait le jour très lent se retirer,
Les herbes se penchaient sur lui comme pour boire
Et, coquettes, les fleurs comme pour s'y mirer.

Alors, très humblement, il demandait l'aumône :
Une feuille tombait d'un arbre déjà mort,
Et la nuit lui donnait, la nuit sereine et bonne,
L'argent des clairs de lune et des étoiles l'or.

Avril 1912.





Un Beau Dimanche

Ce dimanche de mars dut se croire en été.
La brise n'était plus de celles qu'on redoute ;
De champêtres parfums venaient, l'embaumant toute,
Et le soleil avait une ample majesté.

Sa lumière joyeuse et qui dorait la route
Faisait germer les champs, verts de l'espoir des blés.
Les amandiers, plus blancs qu'en décembre sans doute,
Sous leurs fleurs ressemblaient à des bouquets tout faits.

Les bourgeons paraissaient, brisant l'écorce sèche.
On leur disait : « Salut abricot, pomme ou pêche ! »
Ah ! l'homme et la nature, en ces jours, ont vingt ans !

Or, ce jour fut plus doux que je ne pourrais dire,
Car il nous a montré, dans un premier sourire,
L'hiver faisant la tâche aimable du printemps.

Les Caillols, mars 1914.





Palmiers

Ils sont trois, tous les trois aussi beaux, aussi grands.
A leur ombre, un gazon sous la brise frissonne,
Comme si l'herbe drue et cependant mignonne
Tremblait de peur, craintive, au pied de ces géants

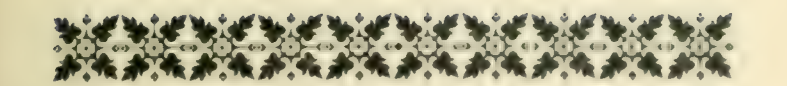
Immobiles, au point que le regard s'étonne
Devant l'oisiveté de ces êtres puissants,
Majestueux enfants de ce sol qui leur donne
La sève qui les fait jeunes chaque printemps.

J'emporte leur portrait gravé dans ma mémoire
Et me rappellerai leur silhouette noire
Qui mettait sur le ciel un dessin d'Orient,

Et je saurai qu'ainsi l'on peut, sur notre terre,
Vivre des jours heureux et nobles sans rien faire
Que dire les chansons que vous souffle le vent.

Hyères, décembre 1913.





L'Allée

A mon cousin Laurent Raynaud.

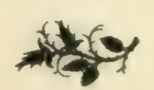
Elle est de marronniers. Je l'aperçois pendant
Que retentit la cloche annonçant ma visite ;
Et la maison paraît, à l'autre bout, petite,
Tandis que, devant moi, s'ouvre un portail bien grand.

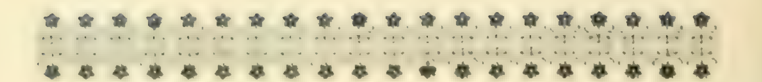
Sous les arbres touffus, à voix basse, on médite
Les mots qu'on redira tout haut timidement,
Et l'on gravit, d'un pas rendu toujours plus lent,
Cette allée où l'on croit passer toujours trop vite.

Au-dessus, les rameaux forment en s'enlaçant
Un toit frêle et léger qui tremble sous le vent
Et qui donne à la fois du soleil et de l'ombre.

J'arrive et, répondant aux compliments qu'on dit,
Là-bas, à l'autre bout de l'allée un peu sombre,
J'aperçois le portail qui semble tout petit.

10 avril 1911.





Dans l'Ombre

Au bord des champs déserts, à chaque fin du jour,
Souvenez-vous, souvent vous êtes revenue
Goûter la volupté qui tombe de la nue,
Lorsque la nuit reprend la terre avec amour.

Un immense repos a rempli l'étendue.
Les paysans, laissant vendanges ou labours,
Refaisant le chemin du matin à rebours,
Ont quitté le sillon, la faux ou la charrue.

Et pendant que la nuit, sans lutte, sans refus,
Possède notre sol entier avec tendresse,
Je ne sais quel désir vous poursuit et vous presse

D'être un des arbres noirs, robustes et touffus,
A peine devinés encor, spectres confus
Que la nuit enveloppe et que le vent caresse.

Novembre 1913.





Plaisir d'Été

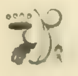
Le plaisir de l'été se goûte à la campagne,
Loin de la grande ville et même du hameau,
Dans sa propre maison, villa, ferme ou château,
Avec ou sans ami, avec ou sans compagne.

Procurez-vous ce calme. Et sur votre coteau,
Perdu dans votre plaine ou sur votre montagne,
Tout près de votre lac ou de votre cours d'eau,
Vous comprendrez alors le charme qu'on y gagne.

Car le plaisir d'été, c'est de vivre au hasard,
C'est de se promener, vêtu de toile blanche,
Le long du jour, partout, sans aller nulle part ;

C'est de s'installer seul sur l'herbe et sous la branche,
Et, ne pensant à rien, dans un demi-sommeil,
D'avoir la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Août 1913.





Aux Jolis Matins

Dans les matins jolis, on vit de doux instants;
L'air est vif et léger, comme si la journée,
Pour imiter de loin sa grande sœur l'année,
A l'aube nous donnait une heure de printemps.

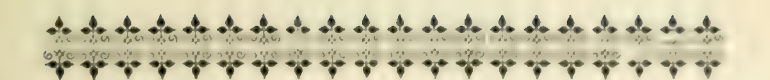
On peut, sans rencontrer la moindre fleur fanée,
Se cueillir des bouquets superbes dans les champs,
Et l'on entend partout reprendre avec des chants
La tâche tristement la veille abandonnée.

Sur toute la nature un soleil jeune a lui;
Le paysage entier semble tourné vers lui
Qui monte dans l'azur sans nuage et sans voile,

Et l'on peut croire, alors, que l'astre ambitieux,
Continuant tout droit sa marche dans les cieux,
Va se clouer là-haut, tout seul, comme une étoile.

Octobre 1913





Crépuscule...

Quand on habite au loin dans le calme champêtre,
On ne peut se lasser de voir et de revoir
Le spectacle divin qui vous fait chaque soir
Hésiter au moment de fermer la fenêtre.

On ne verra jamais, et nul n'a d'autre espoir,
Qu'une même clarté, si lente à disparaître,
Et les mêmes troupeaux suivent le même maître
Qui passe dans la nuit, mélancolique et noir.

Et cependant, le front penché sur la nature,
On cueille tout parfum, tout reflet, tout murmure,
Et dans l'âme soudain la tristesse a frémi,

Comme si le regard, au lieu de suivre aux nues
La chute du soleil dont l'orbe diminue,
Guettait sur le chemin le départ d'un ami.

Décembre 1913.





Nuit

La lune a répandu partout sa blanche aumône.
Un rayon sur le lac dessine un chemin blanc;
Il s'élève parfois un léger coup de vent;
L'eau bouge, et l'on dirait que le rayon frissonne.

Chaque feuille retient un flocon de blancheur.
Chaque arbre est amandier constellé de fleurs blanches,
Et l'œil est hésitant : floraison ? avalanche ?
Le printemps ou l'hiver? De la neige ou des fleurs ?

C'est un miroir divin qu'un petit lac d'eau claire
Qui s'encadre de mousse, et l'azur qui s'y voit
Nous donne le moyen de l'admirer deux fois
Et d'avoir quelque peu d'étoiles sur la terre.

Et le reflet du ciel est à ce point précis,
Même scintillement d'astres, même nuée,
Qu'on peut se demander quel Dieu conçut l'idée
De faire un lac si grand pour un ciel si petit.

Septembre 1910.





Les Parfums

Les bruits se sont éteints dans les champs un par un ;
La même ombre sur tout s'étend toujours pareille ;
La nature se meurt pour les yeux, pour l'oreille,
Dans le linceul du soir silencieux et brun.

Il existe pourtant une chose qui veille
Dans l'immense repos qui suit les jours défunts :
Quand la couleur s'efface et la chanson sommeille,
Écoutez donc parler la langue des parfums.

Il en monte du sol, il en descend des branches,
Une brise en apporte encor de plus lointains,
Ils vous disent leur nom : muguet, lilas, pervenche.

Et moi, je resterais ainsi jusqu'au matin,
Et, confident ému d'une chose incomprise,
J'écouterais tout seul ce que les fleurs se disent.

Aout 1913.



Promenade

Chaque soir de l'été dernier me ramenait
Voir les barques de pêche accoster à la plage,
Près d'un bouquet de pins marins qui dessinait
Sur le bleu pur du ciel un étrange nuage.

Et plus loin, au détour de la côte, j'aimais
A regarder longtemps un rocher du rivage
Qui, penché sur les flots, semblait un vieux visage
Sculpté par cette mer qui ne vieillit jamais.

Mon esprit amusé retrouvait dans la gloire
Du soleil qui partait, empourprant son chemin,
Le symbole orgueilleux de quelque dieu latin ;

Tandis que, près de moi, la silhouette noire
Des arbres m'évoquait, de son trait pur et sec,
L'harmonieux dessin d'un paysage grec.

Mai 1913.





Au Pays Bleu

Sur la plage où l'on marche en baissant la paupière,
Tant le jour au déclin fait luire l'horizon,
On écoute venir la bizarre chanson
Que la brise et la mer chantent à leur manière.

Le soleil, qui là-bas fait mûrir la moisson,
Ici jette à la mer l'inutile lumière.
Du rivage, où l'écume en vain ronge la pierre,
Part et revient sans cesse un immortel frisson.

On ne discerne pas dans ce murmure vague
La note que le vent fait dire à chaque vague
Et qui trouve dans l'air de si subtils échos.

En écoutant ainsi la chanteuse éternelle,
On peut se demander s'il n'est pas jaloux d'elle
Ce ciel qui n'a pas, lui, la musique des flots...

Hyères, décembre 1913.





Au Rêve

Je ne sais pas comment, mais il fait presque nuit,
L'air que je respirais s'est vidé de lumière,
Le ciel s'est lentement clos comme une paupière
Et commence à rêver, car une étoile luit.

Notre esprit, qui s'émeut d'une étrange manière,
Prête à l'objet un geste et une voix au bruit ;
Sur le mur le plus nu que la lune blanchit,
Les ombres des rameaux grimpent comme du lierre.

Arbres n'ayant qu'un chant, fleurs n'ayant qu'un parfum,
Vous qui portez le deuil mauve du jour défunt,
Une aurore pour vous dans cette ombre se lève,

Matin plus merveilleux qu'un beau matin d'été,
Car, Nature, le jour te pare de clarté,
Mais notre âme, la nuit, sait te peupler de rêve !

Octobre 1913.





Le Petit Navire

Un matin, — c'était en automne, —
Je voyais, curieux tableau,
Une petite feuille jaune
Nageant sur une flaque d'eau.

Mon esquif s'avançait, timide,
Mais bravait pourtant le danger,
Poussé dans le royaume humide
Par le désir de voyager.

Comme il désirait le rivage !
Ce lac, pour le vaisseau léger,
Assez grand pour faire un voyage,
L'était aussi pour naufrager !

Quelquefois une gouttelette
D'un arbre tombant ridait l'eau,
Improvisant une tempête
Autour de mon petit bateau.

Quel jouet ! Il faut que j'en use !
En un geste bien puéril,
Me voilà déjà qui m'amuse
A lui combiner un péril.

Mais tout à coup, cessant de rire,
J'arrête mon geste ennemi :
La feuille était un vrai navire
Où naviguait une fourmi...

Avril 1912.





En Automne

Écoutez dans le soir la plainte singulière
Des rameaux secoués par de mortels frissons.
Sur les arbres dorés, faucheur à sa manière,
Le vent a commencé de funèbres moissons.

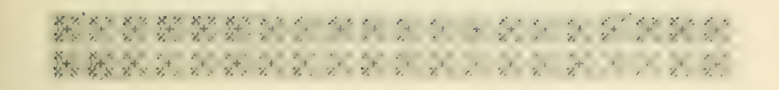
Les choses ont, pour nous, d'émouvantes façons
En cessant d'exister de rejoindre la terre,
Sur ce sol déjà dur où tous deux nous passons.
Regardez, c'est l'été qui retourne en poussière...

Pour les arbres, le vent d'automne est sans pitié ;
Pendant qu'il fait danser des feuilles à leur pied,
Il tourmente au sommet le reste du feuillage.

Venez vite, il nous faut quitter ce paysage... .
Ne nous retournons plus pour regarder encor
Ces feuilles qui s'en vont comme des larmes d'or.

Novembre 1912.





Novembre

Je dis : l'automne vaut l'été,
Et si, dès le déclin d'octobre,
Les jours ont un aspect plus sobre,
Ils ont cependant leur beauté.

Si le mois d'avril qui bourgeonne
A déjà la chanson des nids,
Ecoutez donc, un soir d'automne,
Le vent gémir sous le ciel gris.

Je sais bien que juillet nous donne
Le blé d'or des proches moissons,
Mais novembre a les feuilles jaunes
Qui tombent avec un frisson.

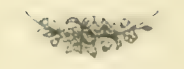
Ce n'est plus la saison des fraises
Que dans les bois nous découvrons,
Mais nous pouvons ouïr la braise
Cuire à petit bruit les marrons.

Sans doute le soleil plus pâle
Se voile souvent... mais voyez,
Dans la pénombre de la salle,
Les reflets rouges du foyer.

S'il nous faut fermer la fenêtre
Plus tôt en la froide saison,
Amusons-nous donc à connaître
Tous les charmes de la maison.

Car je ne crois pas qu'on s'ennuie
Toujours près du feu qui s'endort,
Tandis que persiste au dehors
La plainte douce de la pluie.

1911.





La Branche brisée

Quand l'automne a jauni les bois,
Quand tout s'endort dans la nature
Pour ce triste repos qui dure
Jusqu'au printemps, vainqueur du froid,

Quand la neige couvre le toit,
Quand l'oiseau gémit sans pâture,
Je comprends que, veuf de verdure,
Le rameau tombe... c'est la loi !

Mais lorsque la branche est couverte
De nids joyeux, de feuilles vertes,
Quand tout dit : c'est le renouveau !

Je ne comprends pas que l'orage
Vienne, dispersant le feuillage,
Briser cet espoir : le rameau !

Mai 1900.





La Source

Attiré par le bruit, je viens de m'approcher.
L'eau ruisselle du roc par sa large blessure,
Et j'écoute longtemps le paisible murmure
De ce rire éternel qui descend du rocher.

L'eau court... Tout en courant, elle sait accrocher
A la moindre saillie, en cette pierre dure,
La goutte de cristal que la lumière épure,
Éphémère diamant qu'on n'oserait toucher.

Je la regarde fuir et je l'écoute bruire.
Ces pleurs sur ce rocher, qui font un bruit de rire,
S'écoulent doucement, et je comprends pourquoi

Ton onde est aussi claire et ta chanson sereine :
O source qui du sol vient de jaillir à peine,
Mon âme de jeune homme est calme comme toi !

Avril 1913.



CROQUIS DE LA RUE

La Pluie

Salut à vous, gouttes de pluie,
Qui tombez du ciel gris à seaux
Sur la robe la plus jolie
Et sur le plus neuf des chapeaux !

Vous tombez, folles gouttelettes,
Sur le plus terne des trottoirs,
Et pour vous séduire, coquettes,
Ils se transforment en miroirs !

Au fond, vous êtes bien gentilles,
Car vous fournissez sans façon
Une excuse à la jeune fille,
Un prétexte au joli garçon.

Oh! grandes sœurs de la rosée,
Descendez vite du ciel lourd !
Faites fleurir, sitôt posées,
Une petite fleur d'amour !

Versez-nous la libre nature !
Éclaboussez nos conventions!
Lavez un peu cette peinture
Que l'on nomme la « correction » !

Tombez, tombez ! qu'elle s'enfuie!
Tombez, tombez à profusion!
Que notre civilisation
Se cache sous les parapluies!

Que, sous votre douce chanson,
Oh ! gouttes d'eau, magiciennes,
Nos étés aient l'air d'un vieux chêne
Tout constellé de champignons !

9 septembre 1910





Écoliers

Octobre nous revient encore,
Hélas! sans se faire prier.
Voici donc la maudite aurore
Du mauvais jour de l'écolier.

Ils ont de tristes contenances,
Et chacun s'amuse à les voir
Porter le deuil de leurs vacances
Avec leur petit tablier noir.

Les plus grands regrettent sans doute
Leurs promenades et leurs jeux ;
Mais le petit qui suit sa route
Avec des larmes dans les yeux,

Si son cœur d'enfant se déchire,
C'est qu'il pense aux leçons d'antan,
Alors qu'il apprenait à lire
Sur les genoux de sa maman.

Mieux que tout autre, sans y croire,
Elle possédait le grand art
De récompenser d'une histoire,
De ne punir que d'un regard.

Aussi les voit-on, très lents, suivre
Leur chemin, ces chers écoliers,
Car leur cartable lourd de livres
L'est, plus encore, de regrets.

Octobre 1912.



Chanteurs des Rues

Ils sont là, perdus dans la brume,
Une guitare et deux violons.
Autour d'eux la foule s'enrhume
Pour écouter quelques chansons.

Au-dessus de ce groupe étrange
Encombrant un coin de trottoir,
Le rythme monte et se mélange
Aux autres bruits vagues du soir.

C'est une romance qui vole.
Elle arrête le promeneur
Qui devine, à quelque parole,
Que l'on chante amour et bonheur.

On voit, par un effet magique,
Tous ces mots, cependant si vieux,
Rajeunis par cette musique,
Mettre une larme à certains yeux.

Et c'est vainement qu'on l'évite,
Et qu'à travers l'ombre on s'enfuit;
Cet air, triste ou joyeux, bien vite
Sait vous retrouver dans la nuit.

On répète sans qu'on s'en doute
Les quelques notes du refrain ;
Mais plus d'un, attentif, écoute
Pour savoir la chanson demain.

Puis, la leçon une fois faite,
A la fin du dernier couplet,
Quand vient le moment de la quête,
Ce monde d'ingrats disparaît.

Pourtant, sous la blonde lumière,
Tu dois au chanteur mendiant,
Toi l'apprenti, toi l'ouvrière,
De fredonner en travaillant !

Février 1914.





Pauvres d'Église

Près des églises, volontiers,
Se rassemblent de pauvres hères,
Formant des groupes de misères
Près des temples de la pitié.

Ils s'installent sur l'escalier
Et passent des heures entières,
Adressant de vagues prières
A ceux qui viennent de prier.

Ils sont fins, les pauvres d'églises ;
Ce sont des vieux à barbes grises
Qui connaissent les bons endroits

Et vous récitent leur formule
En tournant, d'un geste incrédule,
Un chapelet entre les doigts.

Avril 1913.





Les Vieilles

Ces bonnes vieilles de village
Que je rencontre si souvent,
Elles ont vécu sans tapage
Quatre fois, et plus, mes vingt ans !

Assises au coin de leur banc
Je les reconnais au passage :
Simple jupe, éternel corsage,
Un fichu noir, un bonnet blanc.

Pourtant quand le soleil les dore,
Qu'on voit sur leurs lèvres éclore
Leur petit sourire soumis,

Ces vieilles femmes, ces momies,
O vous, peintres, mes grands amis,
Comme je les trouve jolies !

Les Caillols, juin 1914.





Les Baigneuses

Le soleil achève de choir,
Et je regarde avec tendresse
Les vagues lentes que caresse
Le rayon oblique du soir.

Sur la légère passerelle,
Sans cesser, allant et venant,
Les baigneuses en ribambelle
Se drapent dans leur peignoir blanc.

Elles sont très originales
Avec leurs gestes ingénus,
Frôlant le sol de leurs sandales
Ou mieux encor de leurs pieds nus.

Elles vont par groupes, par couples,
Se baigner dans le flot amer,
Et, contemplant leurs formes souples,
Je songe aux bostons de l'hiver.

Adieu, vagues capricieuses !
Adieu, les rochers et les cieux !
Car, maintenant, mes pauvres yeux
N'admirent plus que les baigneuses !

25 juillet 1912.





L'Enfant et les Raisins

Il fait chaud. Tout se tait dans un demi-sommeil.
Toujours en mouvement et toujours en éveil,
Bébé s'amuse seul à l'ombre d'une treille
Que le soleil d'été follement ensoleille.

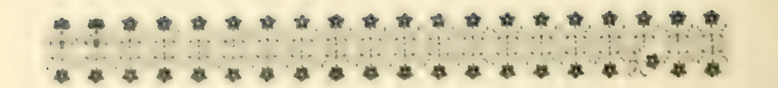
Ils pendent, les raisins, mûrs à point et vermeils.
Bébé, dont le regard maintenant s'émerveille,
Vainement, en fixant ces grains dorés, s'essaye
A trouver le plus beau de ces frères pareils.

Tout comme le renard de ce bon La Fontaine,
L'ambitieux gamin escomptant son plaisir,
Ses petits bras tendus, s'efforce à les saisir.

Mais enfin, convaincu qu'il a perdu sa peine,
Il lorgne avec regret les raisins de travers,
Ne pouvant se résoudre à les juger trop verts.

25 juin 1912.





L'Enfant aux deux sous

Cette pièce qui, dans la boue,
A dû choir de quelque gousset,
L'enfant vient de la ramasser
Et machinalement, il joue.

Heureux, de sa petite main
Il lance la moderne obole,
Comme jadis le discobole
Maniait le disque d'airain.

Puis il remarque sur le cuivre
Des signes divers, un portrait.
Il tremble de voir son jouet
Aussi mystérieux qu'un livre...

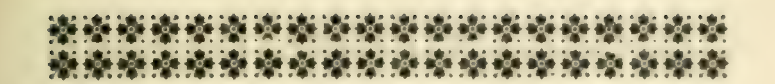
Il s'en va, le petit enfant,
Tenant dans sa main sa fortune,
Pièce ronde comme la lune
Sans être, comme elle, d'argent.

Un gamin demande l'aumône
Au seuil d'une église, à genoux.
L'enfant regarde les deux sous
Et d'un geste naïf les donne.

Petit miracle, en vérité,
Que cette modeste largesse !
L'enfant ignore la richesse,
Mais devine la charité.

Mai 1914.





Le Fumeur

Sur un banc, quand il fait soleil,
Je l'aperçois toujours pareil,
Tranquille, avec le teint vermeil
Sous sa casquette.
J'ignore le son de sa voix,
Mais, tous les matins, je le vois
Maintenant avec ses gros doigts
Sa cigarette.

Et je me suis pris d'amitié
Pour ce brave homme sans métier,
Mais ni mendiant, ni rentier !
J'aime à surprendre
Son air de plaisir passager
A voir monter et voyager
Son petit nuage léger
Et choir la cendre.

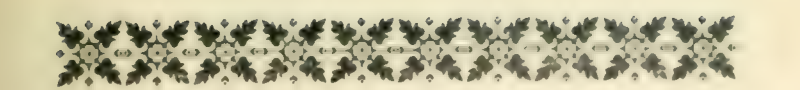
Il n'a ni regret ni désir
Et doit paisiblement subir,
Sans larme comme sans soupir,
Sa destinée.
Il contemple le temps qui fuit ;
Oisif, il ignore l'ennui,
Ayant deux amis avec lui :
Cendre et fumée !

Avril 1914.





FANTASIAS



Premier Janvier

Suivant une coutume aimable et surannée,
Au lieu de souhaiter simplement le bonjour,
En ce matin d'hiver, je venais à mon tour
Plus solennellement vous dire : « Bonne année ! »

Le terme est aussi vieux, ma foi, qu'un mot d'amour !
Et je ne pense pas vous avoir étonnée...
Cependant, devant moi, vous aviez l'air gênée
Comme avec un galant qui vous eût fait sa cour.

Je me souviens encor que votre main distraite
Caressait un coffret, parmi d'autres épars
Sur un meuble placé près de vous, au hasard,

Et, dans l'enchantement d'une exquise toilette,
Votre être délicat, bien mieux que ce joyau,
M'apparut un instant comme un divin cadeau...

1913.



La Marquise

En fouillant dans un tiroir
  Pour revoir
Un peu quelques vieilles choses,
J'ai retrouvé le portrait
  Tout parfait
D'une marquise au teint rose.

L'artiste galant omit
  Le marquis
Sur la miniature étroite.
Marquise, au peintre souris :
  C'est le prix
De ce bijou qui miroite.

N'a ton charme suranné
  Point fané :
Tiens au peintre ta promesse !
Va, ne lui marchande pas,
  Car il a
Éternisé ta jeunesse !

Grâce à lui, vient voltiger,
  Passager,
Dans mon cœur un doux caprice,
Et je viens de déposer
  Un baiser...
Un baiser sur l'émail lisse !

26 mai 1909.





Le Sourire

Je note ce détail vite, avant que j'oublie.
Je flânais... Une femme a passé près de moi...
Machinal, j'ai tourné le regard, et, ma foi !
La fille n'était pas jolie.

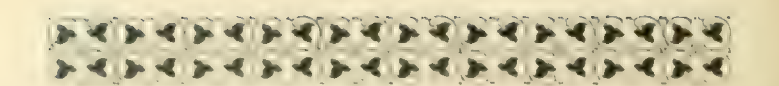
Elle ne plaisait pas : — Je ne sais donc pourquoi
Mes tempes ont battu ce rythme de folie !
Elle dut dans mes yeux deviner cet émoi,
Car la femme sourit... Mon histoire est finie.

Mais ce que j'en retiens d'utile et de charmant,
(Est-ce ma vanité qui parle en ce moment ?),
C'est que belle elle fût plus qu'on ne peut le dire.

Je lui prends donc, laissant son visage à l'oubli,
Tout ce que le destin lui donna de joli,
Et dans mon souvenir je garde ce sourire.

24 Juin 1912.





Mardi-Gras

Un bruit a couru la ville
Sitôt que le jour a lui :
Carnaval, ce roi futile,
Doit décéder aujourd'hui.

Bien vite chacun s'apprête ;
Le ciel aussi se fait beau,
Car tout doit se mettre en fête
Pour le mener au tombeau.

Du roi, le joyeux délire
A gagné le peuple entier ;
Ce soir on cesse de rire :
Le meilleur, c'est le dernier.

De partout la foule émue
Court vers le défunt royal.
Aujourd'hui, c'est dans la rue
Que va se donner le bal.

Le plaisir, maître des âmes,
Va dire son dernier mot,
Et le faible cœur des femmes
Danse et rit comme un grelot.

Plus d'une aura du courage
Grâce au masque qu'elle a mis ;
Ainsi, se faisant plus sage,
Le loup garde la brebis.

Hâtons-nous ! l'heure s'avance,
Le jour va bientôt finir...
Confettis, folle semence,
Faites germer le plaisir !

Dans ce jour où tout est songe,
Chacun peut rêver tout haut.
Sous le masque de mensonge,
Notre discours est moins faux.

Allons, vive la folie !
Son court règne me plaisait,
Je ne reprends qu'à regret
Le carême de la vie !

1913





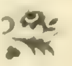
Madrigal

Je vous dis : vous êtes jolie
Jusqu'au bout de votre soulier.
Vous le dire est une folie,
Mais j'ai peur que vous l'oubliiez.
Vous avez des yeux pleins d'adresse,
Vos lèvres ont un joli coin,
La taille fière se redresse…
Mais tout cela n'importe point !

Votre esprit souple sait nous plaire,
On vous écoute avec plaisir,
Et l'on souffre à vous voir vous taire
Presque autant qu'à vous voir partir !
Et même, sans vous avoir vue,
On ne vous aimerait pas moins
Si l'on vous avait entendue…
Mais tout cela n'importe point !

Que vous font les dires des autres ?
Que pèsent ces propos flatteurs ?
Ce ne sont pas ces patenôtres
Qui pourront remplir votre cœur !
Il est un mot d'une autre sorte
Qui saura convaincre toujours.
Ce mot là, c'est le mot amour :
Je vous aime… et cela m'importe !…

Septembre 1910.





Le Masque

Ce petit masque de satin
Avec ses deux légères brides,
Je viens de le prendre à la main ;
Il me fixe de ses yeux vides.

Ce n'est qu'un souvenir de bal,
Futile objet, détail infime,
Voilà pourtant que je m'anime
Pour ce rebut de Carnaval !

Vous le portiez ce soir de fête
Avec malice, avec gaîté.
Pourquoi l'aviez-vous mis, coquette ?
Pour nous cacher votre beauté ?

Pour dérober votre pensée,
Le portiez-vous comme un défi ?
A ce petit jeu là, rusée,
Votre visage aurait suffi.

J'admets tous vos jouets de femme :
Le miroir, l'éventail subtil ;
Mais un masque, chère madame,
A quoi donc cela vous sert-il ?

Février 1913





Le Cid

Las, mais non épuisé, comme un vaillant lutteur,
Le Cid s'est étendu le soir d'une victoire :
Il repasse des noms de rois dans sa mémoire
En essuyant son front inondé de sueur.

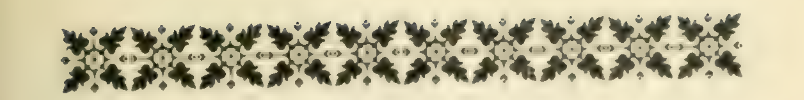
Le soir, le campement semble une immense foire :
On se vend le butin... Lui, le chef, est songeur.
Il partit conquérir un empire et un cœur :
Il sent le sien conquis, à son tour, par la gloire.

Le soldat, ivre un peu, donne pour de l'argent
Ce qu'il a dans le jour acheté par du sang...
Sur ce peuple, le sien, son regard se promène :

Il est plus grand seigneur que s'il avait Madrid ;
Il sent Rodrigue, en lui, pâlir devant le Cid,
Et son cœur orgueilleux près d'oublier Chimène. .

1909.





Voyage en Espagne

A mon compagnon de route Henri C***.

J'ai connu chaque merveille
Du royaume de Madrid,
Petit-neveu de Corneille
En voyage chez le Cid.

Pour ces voisins de la France
Je m'étais pris d'amitié,
Ayant lu Musset d'avance
Et Théophile Gautier.

Les soirs où l'on se promène,
Je comptais offrir mon bras
A quelque jeune Chimène
Pour aller voir l'Alhambra.

En une fête galante,
J'aurais, dans un fandango,
Récité pour quelque Infante
Des vers de Victor Hugo.

Ce voyage littéraire,
Pourquoi donc l'ai-je achevé ?
Quelle sottise de faire
Ce qu'on a si bien rêvé !

Et que mon âme fut sotte,
Alors qu'il faisait si chaud,
De te suivre, Don Quichotte,
Au lieu d'écouter Sancho !

Ainsi, j'ai vu Barcelone
Où jamais Musset n'alla.
Je n'ai salué personne
Tout le long de la Rambla.

Mais tous ces gens que j'ignore
Semblaient me trouver mesquin,
Comme s'ils étaient encore
Des sujets de Charles-Quint !

Dès que le soleil se couche
(Il s'y couche maintenant !)
Tout recoin paraît farouche
A l'étranger innocent.

Car ces seigneurs d'épopées,
Grands destructeurs de taureaux,
Ont raccourci leurs épées
A n'être que des couteaux !

Les sérénades sont-elles
De ce pays sombre et fier ?
Les balcons sont des dentelles,
Mais des dentelles de fer !

Pauvres femmes, qu'on vous plaigne !
Car, dans ce pays, hélas !
On voit triompher la duègne
Et désespérer Ruy Blas !

Vous devez, mes pauvres filles,
Plus esclaves qu'au sérail,
Ou pleurer sous les mantilles,
Ou bâiller sous l'éventail!

Oh! ces heurts de castagnettes
Dans les doigts de ces toqués!
Ils font sur ma pauvre tête
Un bruit d'os entrechoqués!

Je m'affole et je suffoque
En août, sous ce ciel de plomb!
L'œuf qu'on me sert à la coque
Me dit : « Tu n'es pas Colomb! »

Lors, sans perdre de journées,
J'ai fui vers ces monts puissants
Qui, depuis Louis-le-Grand,
Remplacent les Pyrénées...

Septembre 1913.





L'Orchestre

Un homme en habit noir vient de lever la main
Et le bruit clair des voix qui montait vers la voûte,
Devant ce geste large et magique sans doute,
Doucement et sans heurt, s'affaiblit et s'éteint.

Un silence. La foule, avant d'entendre, écoute...
Elle voit les archets qui s'inclinent soudain,
Et l'absente harmonie, on la devine toute
Dans chaque mouvement de chaque musicien.

D'un seul coup, la musique a rempli le théâtre,
Hôte mystérieux qui règne et qui fait battre
Les cœurs où le frisson des harpes a monté...

Puis quand tout, à nouveau, cesse de palpiter,
Vers l'orchestre chacun penché voudrait encore
Entendre et regarder tous ces gestes sonores.

Mars 1914





Les Mamans

Quand la danse recommençant
Souligne chaque préférence,
Je voudrais savoir ce que pense
Le groupe attentif des mamans...

Est-ce un peu d'un passé troublant
Qui, dans leur rêve, recommence ?
Sous le rythme léger des danses,
Ne songent-elles qu'au présent ?

Ou bien ont-elles, amusées,
Imaginé les destinées
De tous ces couples d'un moment ?...

Pendant que valses et quadrilles
Pour un instant prennent les filles,
A quoi donc pensent les mamans ?

Avril 1912.





Un Conte

*Pour mes amis Robert C*** et Jean R***.*

Je viens de le trouver tout bâti, l'autre soir,
Dans la salle commune où se fait la veillée.
Nous suivions, vrais enfants à l'âme émerveillée,
Les miracles du feu luisant dans l'âtre noir.

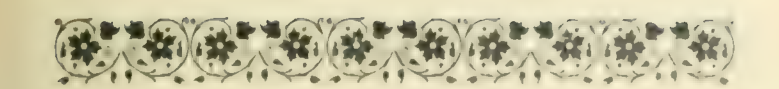
Au-dessus de nous tous, la lampe, bonne fée,
Nous donnait sa clarté de travail et d'espoir...
Les millions de lueurs dont la nuit est peuplée,
C'étaient les farfadets, hôtes des vieux manoirs.

Deux fauteuils somptueux que l'on voyait à peine
Rappelaient le bon roi débonnaire et sa reine,
De tous les contes bleus éternels figurants.

Dans la pénombre aussi, petite jeune fille,
Votre cœur bat soudain et votre regard brille :
Vous avez vu passer quelque Prince Charmant...

Avril 1912.





Valse

Vous l'avez oublié sans doute, moi j'y pense.
Mais croyez que tout seul je m'en souviens pour deux :
Ce ne sont là pour vous guère plus que des jeux,
Et cependant, pour moi, c'est presque une souffrance.

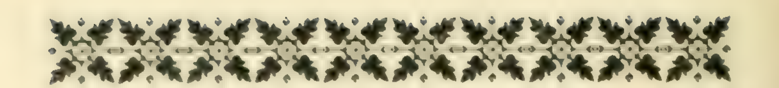
Car nous dansions ensemble, et nous étions heureux.
Vous d'un plaisir fuyant, frivole, mais immense,
Fait de luxe et d'entrain, de lumière et de danse,
Et moi de ce bonheur d'être près de vos yeux.

Vous écoutiez alors cette valse légère
Dont la voix essayait peut-être de vous plaire,
Apportant ses accords les plus fins jusqu'à vous.

Elle égayait d'un rire, effleurait d'une plainte ;
Et de ce rythme-là j'étais un peu jaloux :
Ne le trouviez-vous pas plus doux que mon étreinte ?

Mars 1913.





Musique

Elle est à son clavier, elle joue, et sans doute
Elle veut m'envoyer, quand je ne puis la voir,
Ce messager qui sait me trouver dans le soir,
Que mon oreille entend, mais que mon cœur écoute.

Avec le chant lointain, me parvient chaque fois
La parole d'amour, par moi toujours comprise,
Dans l'air mystérieux que m'apporte la brise,
Subtil comme un parfum qui serait une voix…

Et la faible chanson m'effleure et me pénètre…
Oh ! comme je bénis ce rythme à qui je dois
Si bien de ressentir jusqu'au fond de mon être
La caresse légère et douce de ses doigts !

Novembre 1912.





A Pierrot

Où donc t'en vas-tu si triste ?
Où donc t'en vas-tu si seul ?
Ta tunique de batiste
Ce soir a l'air d'un linceul.

Errant dans cette nuit sombre,
On dirait, pâle rôdeur,
Que tu cherches en vain l'ombre
Pour y cacher ta blancheur.

Maintenant je te devine
Sous les arbres du chemin !
Y cherches-tu Colombine,
Ou bien fuis-tu l'Arlequin ?

Je me demande en moi-même
D'où donc te vient ta couleur :
L'amour seul te rend-il blême,
Ou bien es-tu blanc de peur ?

En une neige éternelle
Nous te croyions tous sculpté ?
Ta neigeuse majesté
Par hasard vieillirait-elle ?

J'en suis tristement surpris,
Mais vraiment je ne puis croire
Que sous ta calotte noire
Se cachent des cheveux gris.

Va, crois-moi, pauvre bonhomme,
Ta jeunesse ne t'a fui
Qu'à force d'être un fantôme
Errant dans l'ombre et la nuit.

En vain tu bats la campagne
Pour retrouver ta gaîté.
Ne crois pas qu'on la regagne
Dans les molles nuits d'été.

Si tu gèles jusqu'aux moelles,
Même pour l'amour de Dieu,
Ce ne sont pas les étoiles
Qui te donneront du feu.

Quitte-la donc, ta nuit brune,
Oh ! mon pauvre ami Pierrot,
Et ne lui dis plus un mot,
Le soir, au clair de la lune !

Si tu veux qu'un sang vermeil
Te ranime ce teint pâle,
Viens donc, comme la cigale,
Chanter au clair du soleil !

1912.





Le Vieux Soleil

Tiens, bonsoir, Madame la Lune !
Je te vois avec émotion,
Toute blanche dans la nuit brune
Par esprit de contradiction.

J'aime bien tes simples manières,
Car tu t'installes sans façon
Dans ton ciel fleuri de lumières,
Monarque doux et bon garçon !

Mais je voudrais mieux te connaître.
D'où viens-tu donc, astre ignoré ?
Pour moi, je crois que tu dois être
Quelque vieux soleil dédoré.

Dans ta jeunesse, sur le monde,
A l'heure ardente de midi,
Tu jetais de la clarté blonde :
Tes rayons, plus tard, ont pâli.

Mais toute une foule t'écoute
Dans le ciel calme de minuit :
Les étoiles, qui sont sans doute
Des soleils encore petits.

Tandis que sur terre sont closes
Nos paupières et nos maisons,
Tu dois leur donner sur les choses
De délicieuses leçons.

Car il faut que chacune sache
Les saisons, les mois et les jours,
Pour que, lorsque viendra son tour,
Elle remplisse bien sa tâche.

Et, tandis que tu les instruis
Pour nous, ici-bas l'on ignore
Que, dans le silence des nuits,
Tu nous prépares des aurores !

Mars 1912.





Le Rayon de Lune

Je suis l'étrange amoureux
Qui teint de blanc la nuit brune.
L'amant regarde les cieux ;
Moi, je tombe de la lune.

Que je plains ces Roméos
Qui s'élevaient vers leurs belles !
Ce sont de piteux héros !
C'est moi qui descends vers elles...

Pâle et fier, toujours nouveau,
Flamboyant comme une épée,
Je mêle en mon blanc manteau
Le lyrisme et l'épopée.

Moi, j'ignore les barreaux,
Je ne sais rien qui m'arrête :
Je passe entre les rideaux,
Une vitre me reflète.

Je ne vieillirai jamais.
Moi, qui connus les ondines,
Avant-hier je m'endormais
Sur le lac de Lamartine.

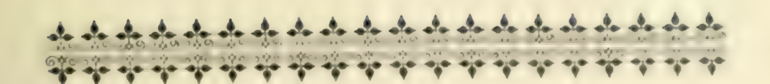
Jamais un de mes rivaux
De mes succès ne s'irrite :
J'ai caressé devant Faust
Les cheveux de Marguerite.

Pourquoi donc, triste et rêveur,
Philosophe solitaire,
Promené-je ma pâleur
Le soir dans les cimetières ?

Par quel impossible sort
Doit toujours ma forme blanche
Tomber, mystique avalanche,
Dans l'amour et dans la mort ?

Août 1910.





A la Lune

(A la manière de...)

Dans la nuit calme, elle brille
Nette sur le ciel bruni.
Montre ton manche, faucille !
Point, as-tu perdu ton i ?

Œil, où donc est ta prunelle ?
Fleur, j'ignore ton parfum...
Où donc est ta sœur, mamelle ?
Crâne... mais de quel défunt ?

Quel monument t'a pour socle ?
Quelle femme pour miroir ?
Quel gourmand t'a pris, drageoir ?
Quel dandy t'a mis, monocle ?

Sans pudeur tu te permets,
Religieuse facétie,
D'être la chrétienne hostie
Puis croissant de Mahomet !

Es-tu frais, œuf à la coque ?
Quelle est ta fièvre, bouton ?
Quel est ton gilet, breloque ?
Toque, on cherche ton mitron...

Une meunière infidèle
T'a dû, d'un geste malin,
Jeter, bonnet de dentelle,
Par delà tous les moulins !

Le Petit Poucet, sans doute,
Vient de te semer, caillou,
Pour trouver demain sa route...
Qui donc t'a ployé, genou ?

C'est la calotte du pape !
Qui monte comme un ballon ?...
Quels convives sont en rond
Tout autour de cette nappe ?

Es-tu donc le pot au lait
Que vient de briser Perrette ?
Es-tu dalle d'oubliette
Ou, tout simplement, cachet ?

Haut perché sur un nuage,
Quelque stupide corbeau
Vient de te lâcher, fromage,
Pour montrer qu'il chantait faux !

Attends-tu, boule de crème,
D'être boule en chocolat ?
Houppe, poudres-tu — problème —
La marquise ou le prélat ?

Es-tu porte vénérable
Où l'on rentre en paradis ?
Es-tu l'horloge du diable ?
Mais Musset l'a déjà dit...

Cette boule enfarinée
Cache un rusé sans pareil !...
Du louis d'or qu'est le soleil
Serais-tu donc la monnaie ?

Elle montre un blanc gosier,
Cette bouche qui veut mordre.
Elle est blanche dans quel ordre,
La rosette d'officier ?

Pâle ventre de statue,
Ou médaillon sans portrait ?...
Mais ma verve s'évertue,
S'affaiblit et puis se tait...

Pour finir en noctambule,
Laisse-moi, tant bien que mal,
Croissant, te mettre en virgule,
Pleine lune, en point final.

Août 1912.





ARIETTES



Notre Tâche

Son art le réclame ;
Le poète entend
Vibrer en son âme
    Le chant,

Et s'il ne se lasse,
Il pourra bientôt
Sortir à sa place
    Le mot.

Par le rythme aidée
Des termes d'airain,
Jaillira soudain
    L'idée.

Ah ! certes, le chant
Quelquefois est frêle !
Le mot est souvent
    Rebelle !

Mais on peut lutter,
Le barde superbe
Arrive à dompter
    Le verbe,

Tandis qu'impuissants,
Nous quêtons l'aumône
Du Dieu qui nous donne
    Le sens.

Juin 1912.



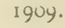


Chanson à ma Dame

J'ai tout chanté : l'Automne,
Le Printemps qui bourgeonne,
L'Été majestueux,
    L'Hiver frileux ;
Mai donna ses fleurettes,
L'Hiver, Noël, des fêtes,
Et l'Automne, ses nuits,
    L'Été, ses fruits.

J'ai chanté la prière
Du vent plein de mystère,
Et la forêt, l'oiseau
    Et le ruisseau,
Du bois, la verte mousse,
Du vent, la fraîcheur douce,
La plainte de la mer,
    Son flot amer.

Je t'ai chantée, ô belle !
Va, ne sois pas rebelle !
Suis l'exemple du vent
    Et du printemps,
Du bois et de la brise,
Et paye en grâce exquise
Cette chanson d'amour
    Du troubadour !


1909.



Aux Louis d'Or

Ma foi, je vous admire, en somme,
Sur le marbre de ce comptoir
De brasserie où je consomme
Mon rêve blanc, mon café noir.

Votre rondeur, qui vous l'achève ?
Quel est l'homme spirituel
Qui donne cette roue au rêve
Pour qu'il roule vers le réel ?

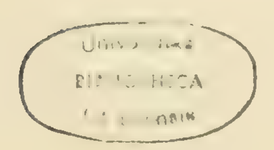
Comme la Beauce ou bien ma strophe,
Vous êtes plates. Mais quel Dieu
Vous donna la couleur du feu
Et la froideur du philosophe ?

Mépris parfois, désir toujours,
Tout homme ici-bas vous souhaite ;
Mais quel est cet étrange amour ?
Dès que l'on vous a, l'on vous jette !

Si bien que, tel le Juif errant,
Dieu qui donne vous a maudites ;
Vous fuyez, portant dans la fuite
Le Juif cinq sous et vous vingt francs.

Ce destin n'est plus si splendide,
Par ma foi, je viens de le voir :
Mon rêve est creux, mon verre est vide,
Mon verre est blanc, mon rêve est noir...







Celui qui reste

Je connais un de ces poteaux
Que l'on voit, anciens ou nouveaux,
Porter toujours des écriteaux
  Au coin des routes.
Celui qui passe et qui les lit
Ne voit que ce qui est écrit,
Mais c'est beaucoup plus qu'il en dit
  A qui l'écoute.

Il dit : « Je tiens, quoique lassé,
Un écriteau qu'on m'a fixé
Où, d'une flèche, on a tracé
  La ligne preste.
De jour, de nuit, soir ou matin,
Qui me lit, vieillard ou gamin,
Plus tranquille suit son chemin,
  Et moi je reste ! »

Il dit : « Voyez sur les coteaux :
Les arbres disent : Pas trop tôt;
Que chacun prenne son manteau,
  Le mien, le vôtre !...
Et tout verdit, fleurit, sauf moi;
Et pourtant, n'est-ce pas ? je crois
Que je suis aussi fait de bois
  Comme les autres.

« Ainsi donc, arbre condamné,
Je suis sans feuilles ni gaîté
Tandis que retourne l'été
    Que je redoute ;
Ainsi donc, malheureux en tout,
Je reste immobile et debout
Pour toujours prisonnier, c'est fou !
    Près d'une route ! »

Avril 1911.





A une Feuille

A Mademoiselle M*** A***.

J'aime les rêves, sans y croire ;
J'en faisais de tristes, tandis
Que je vous fixais, toute noire,
Toute noire sous le ciel gris.

Au matin, la fenêtre ouverte
Devant un horizon de feu,
Je vous aperçus toute verte,
Toute verte sous le ciel bleu.

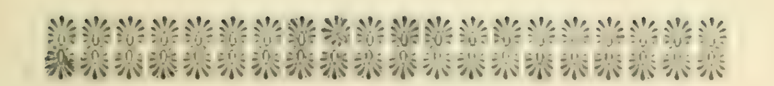
Quelques jours après, un dimanche,
Je vous revis, spectre jauni,
Pendant au bout de votre branche,
De votre branche sous un nid.

Depuis lors, je me dis sans cesse :
Feuilles, qui brûle votre corps ?
Est-ce la nuit et sa caresse ?
Le jour et ses brillants décors ?

Homme, pour toi, qui donc t'enlève
Le plus ton pauvre temps qui fuit ?
Est-ce la vie ? Est-ce le rêve ?
Est-ce le jour ? Est-ce la nuit ?

Juillet 1911.





Chanson de la Nuit

L'air se fait plus dense,
Mauve, violet, noir.
Un rythme commence
Dans les champs le soir,
Et l'ombre légère
Du ciel descendant
Se mêle à ce chant
Qui vient de la terre.

Plus d'arbre empourpré
Dont la feuille bouge,
Et plus de toit rouge
Dans le vert du pré.
Plus de blanche route.
Le soir gracieux
Vous ferme les yeux
Et vous dit : Écoute !

Sur le ciel laiteux,
Quelques silhouettes
Se détachent nettes,
Et le vent pieux
Agite en passant
Le rameau qui penche,
Caresse des branches
Et chanson du vent.

Un rythme vient, frêle,
De se préciser.
Le vent comme une aile
Vous donne un baiser.
La nuit se recueille
Et c'est maintenant
Le baiser du vent
Et le chant des feuilles.

Septembre 1910.





Visite

A Mademoiselle H*** M*** D***.

Rappelez-vous, petite fille,
L'autre année au mois de juillet :
Vous veniez me voir bien gentille
Pour vous faire un petit bouquet.

Ah ! Tout mon jardin était vôtre ;
Vous tendiez vos petites mains
Et je croyais voir, c'est certain,
Une fleur en cueillir une autre.

Et puis, la fête fut finie ;
L'air avait autant de fraîcheur ;
J'avais presque toutes mes fleurs,
Mais vous, petite, étiez partie...

Avril 1911.





La Statue

Dans un coin discret du jardin,
J'ai découvert une statue
Qui m'attend là, soir et matin,
Majestueuse, calme et nue.

En vieil ami, je la connais...
Depuis le premier jour, du reste,
Je lui revois le même geste
Quand j'arrive et quand je m'en vais.

Le vent du soir qui se faufile
Parmi les rameaux agités,
En l'effleurant laisse immobile
Sa toison de cheveux sculptés.

Souvent un rayon de lumière
Jusqu'à son front vient se glisser,
Et chaque fois les yeux de pierre
Ont dédaigné de se baisser.

Novembre la baigne de pluie ;
L'hiver ensuite, sans façon,
D'une bise froide l'essuie
Sans qu'elle ait le moindre frisson.

Pourtant je chéris son silence,
Et la cause de nos amours
Est dans la noble indifférence
Des saisons, des mois et des jours.

Elle ne comprend pas sans doute
Les compliments que je lui fais,
Mais moi, voyant qu'elle se tait,
Je puis bien croire qu'elle écoute !

Et c'est pour cela qu'il m'est doux
De retrouver, sous le même arbre,
Cette belle dame de marbre
Toujours fidèle au rendez-vous...

Septembre 1913.





Chansons

Au milieu du silence où le soir se recueille,
Un murmure a passé, grave, doux et puissant.
Quel est donc cette plainte immense qu'on entend ?
C'est la chanson du vent qui chante dans les feuilles.

On a su réunir dans un décor de bal
Tout ce qui peut charmer, enivrer et séduire.
Plus ardent que l'amour et plus gai que le rire,
Ecoutez donc le vin chanter dans le cristal.

Sur les rochers têtus, en vain persuasive,
La mer en caressant a jeté sans raison
Une plainte éternelle, un éternel frisson ;
C'est la chanson du flot qui chante sur la rive.

Il est un chant parfois plus triste que la mer
Et plus joyeux aussi que la chanson qui grise,
Plus impalpable encor que la légère brise ;
C'est la chanson du cœur qui chante dans les vers.

Avril 1912.



Danses

C'est le printemps, et tous ensemble,
Les nuages tournent là-haut ;
La chanson du zéphyr ressemble
Au rythme frêle des pipeaux.

La poussière sur la grand'route,
L'été, se lève en tourbillon,
Et le vent puissant qu'on écoute
A la caresse d'un violon.

Elles dansent, les feuilles jaunes,
Autour des arbres nus et noirs ;
J'entends les orgues de l'automne
Dans le grand murmure du soir.

En leur farandole sauvage,
Bondissent les flots de la mer.
La tempête souffle avec rage
Dans l'aigre flûte de l'hiver...

Avril 1912.





Soir d'été

Le ciel serein
En or se peint;
Le jour s'éteint.

Le soleil, en roi glorieux,
Fait son départ majestueux
En jetant de l'or dans les cieux,
Toujours de l'or, de l'or encore ;
Le vent du soir mélodieux
Se mêle à l'Angelus pieux
Et fait ce départ gracieux
Comme une aurore.

La nuit à la pâle beauté
S'en vient avec légèreté
Avec sa toilette d'été
Faite de voiles ;
Elle prend cette majesté,
Y jette un rayon argenté,
Et de ce grand manteau doré
Fait des étoiles.

Le jour a fui,
L'étoile luit :
Voici la nuit.

15 avril 1909.





Belles de Nuit

Le blond matin leur fait la cour
Depuis longtemps, en pure perte.
Sur le lit d'une feuille verte,
Elles sommeillent tout le jour.

Semblables aux fières sultanes,
On ne peut les apercevoir
Que lorsque l'air jaloux du soir
Les vêt de voiles diaphanes.

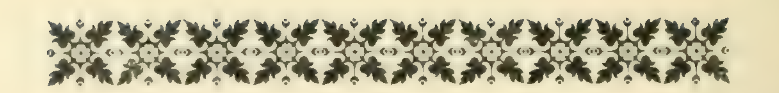
Mais, dès que le soleil s'enfuit,
Parmi les ombres taciturnes,
Elles s'ouvrent, ces frêles urnes,
Comme pour embaumer la nuit.

Épanouissant leur corolle,
Elles invitent, dans un jeu,
Les étoiles, ces fleurs de feu
Qu'on voit éclore à tour de rôle.

Ainsi, tandis qu'un ciel serein
Se pare de fleurs enflammées,
J'ai ces étoiles parfumées
Pour orner mon petit jardin.

1913.





La Cigale

Sur ce pin sans doute,
Ou cet autre-ci,
Celle que j'écoute
Chante en plein midi.

Le cri qu'elle lance
Par-dessus les blés
Perce le silence,
Mais sans le troubler.

L'oiseau se repose
Et le vent s'est tu.
Seule, elle compose
Son hymne pointu.

Cette note fraîche
Dans l'air desséché
Part comme une flèche
Vers un but caché.

De ce dard sonore,
L'insecte railleur
Frappe et frappe encore
Mon front de dormeur,

Et sa voix qui vise
Le mur de l'enclos,
Sur la pierre grise
Ricoche en échos.

Ce chant insensible,
Pour le décrocher,
Prend-il comme cible
Le coq du clocher ?

Aigu, le son passe
Et va, dans un jeu,
A travers l'espace
Trouer le ciel bleu,

Petites piqûres
Qu'on verra ce soir,
Brillantes blessures,
Cribler le ciel noir...

Tu chantes, tu chantes,
Jetant sans repos,
Tes chansons méchantes,
Subtils javelots.

Malgré moi, j'écoute
Sans me détacher
Cet air qui m'envoûte,
Musical archer.

Car ton chant de flamme,
Étrange aiguillon,
Épingle mon âme
Comme un papillon !

Juillet 1914





La Chanson du Blé

Elle s'étendait dans la plaine
Devant moi, la grande moisson.
Comme elle murmurait à peine,
J'ai dû deviner sa chanson.

. . . .

« Nous sommes dans ce champ immense
« Des milliers de frères égaux,
« Enfants d'une même semence
« Qui mourront d'une même faux.

« Déjà l'on a dû, pour nous faire
« Épis dorés, minces et lourds,
« Déchirer cette plaine entière
« En d'impitoyables labours.

« L'agile semeur, à mains pleines,
« Afin que plus tard nous naissions,
« Tout le jour a jeté des graines
« Sur le flanc ouvert des sillons.

« Il faudra, pour qu'on nous moissonne,
« Incliner des fronts en sueur,
« Jusqu'à l'heure où l'Angelus sonne,
« Sous le travail et la chaleur.

« Par un soir d'août, on raccompagne
« Les chevaux traînant les chars pleins...
« Écoutez donc dans la campagne
« Gémir les meules des moulins!

« Écoutez surtout la prière
« Qui monte de chaque maison
« Où l'on demande à Dieu le Père
« Le pain d'abord, puis le pardon!... »

. . . .

Et toujours, dans la plaine immense
Qui s'étendait devant mes yeux,
Le vent balançait en cadence
Les épis lourds et paresseux.

Juillet 1914.



La Poussière

Par un jour où le bon mistral
Soufflait d'une folle manière,
En un rêve bien provençal,
J'ai revu toutes les poussières.

D'abord celle que les troupeaux
Soulèvent sur la grande route
Et — le coquet, sans qu'il s'en doute ! —
Poudre à frimas le chemineau.

Celle encore qui, tracassière,
Se cachant dans les bibelots,
Semble dire à la ménagère :
« Tu n'auras pas le dernier mot ! »

Je pense à celle de nos classes
Qui peignait de gris tous nos bancs,
Et sur laquelle l'enfant trace
Des bêtises, les jours de vent ;

A celle que l'on voit paraître
Dès que passe un rayon vermeil,
Et dont le rôle semble n'être
Que de vivre dans le soleil...

Entendez la plainte précise
Que, dans le silence pieux,
Fait la poussière de l'église
Sous les pas traînards des curieux,

Et la poussière heureuse et bonne,
Lourde de pollen au printemps,
Jusqu'à la poussière d'automne
Que font les feuilles en tombant...

Plus longuement, je pense à celle
Qui pour nous autres est la fin,
Et que le prêtre nous rappelle
Chaque année en trois mots latins...

Ainsi le vent de poésie
A mêlé dans un même essor
Et les poussières de la vie
Et la poussière de la mort...

Avril 1911.





Petite Pluie

Regarde : la pluie
Sur notre prairie
Descend.
Notre toit l'accueille
Et l'arbre où la feuille
Pend.

Et puis elle glisse
Sur la tuile lisse,
Et choit
Sur la terre humide
Où l'herbe timide
Croît.

De la branche frêle,
Vois, elle ruisselle
Encor
Sur les tiges folles
Ou sur les corolles
D'or...

Mais le vent s'impose
Laissant découvert,
Sous un ciel plus bleu, notre toit plus rose
Et l'arbre plus vert...



La Chanson d'Amour

Dans le jour qui s'efface,
La rivière qui passe,
Fraîche, mais un peu lasse
De s'en aller toujours,
Au saule qu'illumine
Le soleil qui décline,
Murmure, humble et câline,
Une chanson d'amour.

Le vent du soir, très tendre
Et galant, va surprendre
La branche qu'on voit pendre
Prête à s'abandonner.
Il la berce sans cesse,
Et sous cette caresse,
La trop frêle maîtresse
Se prend à frissonner.

Une cloche qui sonne
Chante de sa voix bonne :
« Aimez-vous, Dieu l'ordonne ;
« Il bénit tout hymen ! »
Vers Dieu, naïve et fière,
Monte cette prière,
Et la nature entière
Dit un immense : Amen !

Juillet 1910.





L'autre Noël

J'aime ces Noëls sans tapage,
Si modestes, mais si jolis,
Que célébraient dans leur village
Les bonnes gens de ce pays.

Vous vous imaginez sans doute
Le père, la mère et le « fieu »
Dans l'ombre se mettant en route
Vers la chapelle du bon Dieu.

Ils ont leurs habits du dimanche,
Un bruit de cloche les conduit
Sur cette neige encor plus blanche,
Sous le ciel sombre de minuit.

Tous ils ont pris une lumière
Pour mieux se guider en chemin ;
Chacune brille à sa manière
Comme une étoile dans leur main.

Je revois le vieux prêtre austère,
D'un geste divin bénissant
La coiffe blanche de la mère
Et les cheveux blonds de l'enfant ;

Et puis le réveillon suave ;
Le grand-père qui s'attendrit
Auprès des mioches à l'air grave,
Et l'aïeule qui leur sourit !

Avec nos brillantes veillées,
Nous devons avoir l'air, je crois,
D'imiter toutes les années
Le superbe Noël des Rois.

Mais eux, dans leur modeste veille,
Les villageois, sans y songer,
Ce qu'ils célébraient à merveille,
C'était le Noël du berger !

1912.





Cravates

Vous avez beaucoup de prestige
A mes yeux, car en vous je vois
Comme le suprême vestige
Des élégances d'autrefois.

En nouant l'étoffe rebelle
Aux replis souples et soyeux,
Je songe aux jabots de dentelle
Que portaient nos graves aïeux.

Et tous les matins je constate,
Comme vous tous — n'est-ce pas vrai ? —
Que, lorsqu'on noue une cravate,
On fait un geste bien français.

Des vieux siècles de courtoisie
C'est tout ce que l'on a sauvé,
Et nos habits n'ont conservé
Que ce reste de fantaisie.

C'est pourquoi je vous aime tant,
Car c'est en vous que je vénère
Le dernier de tous les rubans
Des marquis de Monsieur Molière.

15 Août 1912.





Aux Vieilles Malles du Grenier

Vous êtes toutes entassées
Dans une chambre, sous les toits,
N'ayant plus rien dans vos pensées
Des longs voyages d'autrefois.

En avez-vous commis des crimes,
Coffres de bois garnis d'acier !
Je me rappelle vos victimes :
Les étoffes que vous froissiez...

Toujours pesantes, toujours lasses,
Vous nous disiez à tout moment
Que la beauté tient de la place,
Qu'un souvenir est encombrant.

Maintenant voilà qu'il se venge,
Le passé, car il vous a fui :
Il vous laisse, vieillards étranges,
Vides de songes, pleins d'ennui !

Vous gardez d'un passé splendide
Du papier sur votre caisson,
Comme ces voyageurs stupides
Qui ne retiennent que les noms.

Croyez-vous qu'on vous eût placées
Dans cette chambre sous les toits
Si, voyageuses harassées,
Vous pouviez parler d'autrefois ?

Septembre 1910.





La Mort du Chat

On l'a trouvé mort ce matin,
Les poils brouillés, le regard vide,
Étendu sur la terre humide
Sous un banc de notre jardin.

Depuis dix ans, j'étais le maître
De cet être souple et léger,
Et, à force de le connaître,
Aurais-je pu ne pas l'aimer ?

J'en ai gardé dans ma mémoire
Un portrait fidèle et précis :
Son œil jaune à prunelle noire,
Son ventre blanc et son dos gris.

Je le revois courir encore,
Tour à tour rapide et prudent,
Au jardin où, depuis l'aurore,
Il s'amusait comme un enfant.

Le jour, étalant sa paresse,
Dédaignant gouttières et toits,
Dans sa fourrure bien épaisse,
Il prenait des airs de bourgeois.

Mais, dès que la nuit s'était faite,
Il profilait sur le ciel gris,
En pittoresque silhouette,
Ses membres soudain amaigris.

Moustachu comme Don Quichotte,
Il rappelait, en miaulant faux,
Qu'un des siens a chaussé la botte
Dans un des contes de Perrault.

Mais, le jour, ce croquemitaine
Se ressouvenait, gros et gras,
Qu'il avait été magistrat
Dans les Fables de La Fontaine.

En le voyant, on aurait dit,
Tantôt câlin, tantôt féroce,
Une pelote un peu trop grosse
Ou bien un tigre trop petit.

Et quelle inquiétante nature !
Il me donnait, capricieux,
La caresse de sa fourrure
Et la menace de ses yeux.

Quelle lugubre promenade
Et quel lamentable regard,
Quand il se traînait tout malade
Avec des gestes de vieillard !

Lui toujours vif, toujours alerte,
Méfiant, même quand il dort,
Il est là, sur la terre, inerte,
Impuissant, immobile, mort !...

Août 1912.





Aux Chapeaux de Paille

Puisque mon âme est résolue
A remplir son devoir, souffrez,
Vous qui si souvent saluez,
Qu'à votre tour on vous salue !

Car l'on vous aime, je vous dis,
A cause de vos façons d'être,
Encor bien plus que votre maître,
De purs citoyens du Midi.

J'en atteste vos grandes ailes,
Toujours prêtes à voler quand
Le moindre petit coup de vent
S'en vient à passer auprès d'elles.

J'en atteste votre couleur
Qui, petit à petit, se dore,
Comme si, malgré le faucheur,
La paille mûrissait encore.

D'être privé des oripeaux
De l'ancien temps l'on se console,
Car nous avons, sous ce chapeau,
L'air de porter une auréole.

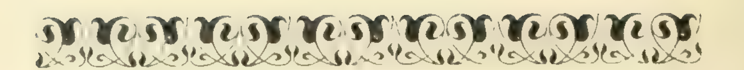
Vous me semblez, fils de l'été,
Tissés de soleil, de manière
Que notre front est abrité
Sous un couvre-chef de lumière,

Si bien que ce sort sans pareil
Nous fut donné par notre chance :
Nous avons tous, fils de Provence,
L'air d'être à l'ombre d'un soleil !

Voilà pourquoi je réitère
Pour vous mon salut volontiers,
Et je retire, pour le faire,
Le plus neuf de mes canotiers !

1911.





La Chanson du Poète

Devant le soir tombant,
Devant le jour naissant,
Devant l'amour, devant
Mon rêve,
Je sens naître en mon cœur
Un rythme qui, charmeur,
Rend l'heure sans fadeur,
Trop brève.

Comment sentir l'ennui
Devant la belle nuit
Qui recouvre sans bruit
La terre,
Quand, rêveur curieux,
On cherche de son mieux
Des nuits le gracieux
Mystère !

Quand je souffre, je cours
Me noyer dans le jour,
Dans les bois, dans l'amour,
Seuls charmes :
Je donne au ciel joli,
Par le matin pâli,
Mon chant, et à l'oubli
Mes larmes !

30 Mai 1909.



RYTHMES DE GUERRE



La vraie Croisade

Si loin de leur château, que font ces chevaliers ?
— Ce sont des gens du Roi qui vont en Palestine,
Car, voyez, ils ont tous la Croix sur la poitrine.
Pour vaincre l'Infidèle ils s'en vont guerroyer.

La galère, là-bas, parmi les flots s'incline.
Partez donc, beaux seigneurs vêtus d'or et d'acier !
Votre glaive est béni. . . quittez votre foyer,
Car la victoire attend, votre âme la devine !

Dans le donjon, bien loin, vous avez une Yseult,
Mais le Roi vous a dit : « Mes barons, Dieu le veut ! »
Et vous êtes partis, déployant vos bannières.

Mais pourquoi cette Croix, quand vous avez le fer ?
— Vous oubliez que Dieu nous commande d'aimer
Et que pour arme, aussi, nous avons des prières !

Juin 1909.





Fraternité

LE PETIT FRANÇAIS

Nouvel ami qui nous arrive,
Si blond, si blanc, aux gestes doux,
Quel est le chagrin qui te prive
De venir jouer avec nous ?
Nous t'aimons déjà comme un frère,
Dis-nous donc quels sont tes soucis ?

LE PETIT BELGE

Pleurer mon père
Et mon pays !

LE PETIT FRANÇAIS

Laisse ta pieuse souffrance
S'échapper en pleurs de tes yeux !
Viens ! pour porter ton deuil, en France,
C'est nous qui cesserons nos jeux !
Mais quel nouveau désir éclaire
Tes regards soudain raffermis ?

LE PETIT BELGE

Venger mon père
Et mon pays !

LE PETIT FRANÇAIS

Allons ! notre victoire est sûre,
Car elle a pour socle un tombeau ;
Tes paroles, je te le jure,
S'inscriront sur notre drapeau !
Mais quelle autre devise fière
Prendras-tu, ton sol reconquis ?

LE PETIT BELGE

Aimer, mon frère,
Nos deux pays !...

Juillet 1915.





L'Atlas

Robert, un grand garçon, et son frère, un bambin
De trois ans, ont cessé de courir au jardin ;
Et, sur un bel atlas, penchant leur tête blonde,
De leurs doigts impatients, ils parcourent le monde.
Bébé, sans se lasser, de sa petite voix
Interroge, et l'aîné lui répond... quelquefois !
« Qu'est-ce que c'est, ça bleu ? — La mer. - Ça ? — La montagne !
« — C'est le portrait de quoi ça, Robert ? — De l'Espagne,
« Et puis voilà plus loin l'Amérique. — C'est grand ! »
Un rude émoi soudain... Un Empire allemand
Marron, qui sur l'Empire autrichien se repose,
Paraît, et dans un coin, un peu de France rose...
Robert pâlit... Bébé, de ses petites mains,
Poum ! soufflette d'un coup les empires germains,
Puis, cédant à l'instinct de sa sublime enfance,
Il se baisse, et dépose un baiser sur la France.

1915.





Le Souhait

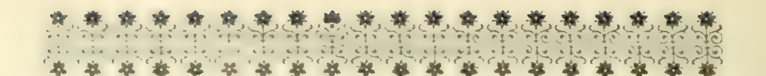
Ces orphelins, pour ce grand jour vêtus de bleu,
S'en vont communier ; c'est une fête austère…
Comme on leur a tout pris, leur patrie et leur mère,
Ces enfants ont besoin davantage de Dieu.

Ils regardent le prêtre et moi je les admire…
Parmi ces chérubins qui montent à l'autel,
Un surtout me paraît être plus près du ciel :
Cette âme à Jésus-Christ a quelque chose à dire.

Que veut donc cet enfant, — Alsacien, je le sais,
Échappé du cachot qu'ils ont fait de l'Alsace, —
Que désire ce cœur ? quel bienfait, quelle grâce ?
« Que demandais-tu donc à Dieu ? — D'être Français ! »

Juillet 1915.





Le Consolateur

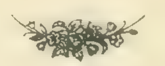
Un superbe bébé, joufflu comme une pomme,
Dans un jardin public promène ses quatre ans,
Et, bien mis, bien ganté, d'un air très digne en somme,
Regarde autour de lui les choses et les gens.

Un pauvre mutilé s'est assis sur un banc.
Une balle a fauché le poignet du brave homme.
Il songe tristement à son malheur; mais comme,
Avec le gracieux sans-gêne des enfants,

Bébé vient contempler l'héroïque victime,
Le soldat lui sourit, en oubliant son bras.
(Un enfant! Il en a peut-être aussi là-bas!)

Alors, sans se douter qu'il dit un mot sublime,
Bébé, d'un ton câlin et presque maternel :
« Tu la retrouveras ta main, elle est au ciel! »

Août 1915.





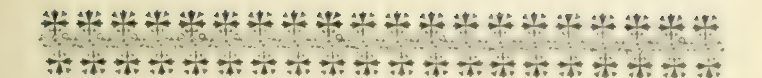
La Leçon d'Histoire

L'élève n'a pas su bien raconter Sedan,
Cette affreuse journée, et le petit enfant,
Justement sermonné, pleure et baisse la tête :
Il n'a pas eu le cœur d'apprendre une défaite !
Et le maître fâché lui fait un long discours...
Le regard de l'enfant en vain cherche un secours,
Mais à côté de lui tout le monde se moque ;
Un grand sanglot le prend à la gorge, il suffoque,
Et le rire redouble autour de ce pleureur...
Au collège, malheur à qui faiblit, malheur !
Car il doit supporter, et pour bien peu, pauvre être !
Le rire de l'élève et le pensum du maître...
Enfin, humble et debout, on lui fait son procès :
« Et pourquoi n'as-tu pas appris ? Oh ! oui, je sais,
« Le paresseux est un très grand chercheur d'excuse. »
Et tout le monde rit. « Allons, voyons la ruse !
« Pourquoi ne sais-tu pas, dis-nous donc ta raison ?
— « C'est une lettre qu'on reçut à la maison.
— « Et cette lettre était de qui ? — De mon grand frère :
« Il vient d'être blessé ; sa blessure est légère ;
« Il est sous-lieutenant, de plus porte-drapeau.
« Mon père nous a lu la lettre ; c'était beau,
« Avec tous les détails ! Vraiment, c'était à croire
« Qu'on se battait. J'ai dit : En voilà de l'histoire !

« Mes parents endormis, oubliant ma leçon,
« Je suis allé voler la lettre, sans façon...
« Et puis, près de mon lit, je me mis à l'ouvrage,
« Apprenant tout par cœur, mot à mot, page à page;
« Je ne me suis couché qu'une fois tout appris. »
Alors le maître, ayant peut-être dans l'esprit
Un doute, et regardant fixement son élève :
« Eh bien ! voyons, récite ! » Alors, d'une voix brève,
Sans gestes, mais avec de l'orgueil dans la voix,
Sans se reprendre et sans hésiter, cette fois,
Se redressant devant son professeur sévère,
L'enfant récite à tous la lettre de son frère.
Et il se passe ici quelque chose de grand :
Les élèves sont attentifs, le maître apprend ;
Il est humilié sous sa grise moustache.
Cette leçon, l'élève est le seul qui la sache!
Cet enfant sait ce que le maître ne sait pas !
C'est ainsi que, disant la gloire des soldats,
Et prenant par le cœur son petit auditoire,
Le mauvais écolier fait la leçon d'histoire!

Août 1915.





Dialogues d'Enfants

Soldat ou Marin ?

HENRI

Je voudrais être soldat
Pour bien courir au combat
  Sur la terre dure
Où, des matins au couchant,
Le soc fait, au cœur des champs,
  La saine blessure.

Fantassin ou cavalier,
Ou bien sombre canonnier,
  Cela peu m'importe,
Pourvu que, coteaux ou bois.
Terre féconde, ce soit
  Ton flanc qui me porte !

Plaines vertes, monts neigeux,
Ah ! me battre au milieu d'eux,
  Quelle joie extrême !
Car ce sol, qui tant me plaît,
Qui garde ceux que j'aimais,
  Nourrit ceux que j'aime !

GEORGES

Moi, c'est sur la mer immense,
Plus tard, que je me battrai,
Sur le flot cruel et gai
Qui tue et qui danse.

Cette mer que tu redoutes,
Qui pourrait dire à mon cœur
Sa forme ou bien sa couleur ?
Elle les a toutes !

A sa caresse méchante,
Tu préfères les champs lourds
Pour leurs tombes, leurs labours,
Où l'on sème et plante.

Le flot qui monte et retombe
Pour nous, les pêcheurs, eh bien !
C'est là notre gagne-pain
C'est là notre tombe !

Juillet 1915.





Les Tout Petits

Et vous, petits enfants de l'âge le plus tendre,
Oh ! vous qui bégayez et qui chantez encor
Dans les bras des mamans le doux langage d'or
Que Dieu ne permet pas à l'homme de comprendre,

A la guerre pourtant vous pensez, n'est-ce pas ?
Et sous votre bonnet minuscule en dentelle,
Sans doute votre tête, enfants, s'explique-t-elle
Les larmes des mamans, le départ des papas ?

Cette guerre, surtout, c'est votre grande affaire,
Car, de chaque côté, n'êtes-vous pas l'enjeu ?
Et c'est pour vous construire au nord une barrière
Qu'on a mêlé la chair et l'acier et le feu !

Je sais, dans vos regards aucun rêve ne bouge ;
Je vous vois confiants et gais. Et cependant,
Avec vos grands yeux bleus, avec vos lèvres rouges
Qui rendent les baisers mis sur votre front blanc,

Enfants, vous, notre amour, et vous, notre espérance,
Avenir du pays si robuste et si beau,
N'êtes-vous pas pour nous, aussi bien qu'un drapeau,
Le symbole éternel et vivant de la France ?

1915.





La Foi

Ils sont verts, les lauriers ! Français, tu t'en souviens !
Tu vois, l'espoir a donc la couleur de la gloire !
La foi prime la force aux luttes de l'histoire.
Il est venu le jour de croire, ô citoyens !

Il faut faire en nos cœurs cet effort méritoire,
Il faut vaincre le doute ! Il faut briser ses liens !
A l'éternel *credo* que nous disons, Chrétiens,
Ajoutons tous ces mots : « Je crois en la victoire ! »

Oui, nous vaincrons par notre haine et notre amour !
Il n'en faut pas douter, pas plus que du retour
Du soleil, quand la nuit nous couvre de ses voiles ;

Pas plus que nous n'avons, un seul instant, douté
De la présence auguste, au ciel, de leur clarté,
Quand le manteau du jour nous cache les étoiles !

1915.





Prière aux Morts

Moi qui ne puis donner, hélas ! que ma prière
En ces heures d'efforts,
Je crois juste, baissant mon regard vers la terre,
De la donner aux Morts.

Quand je ne puis offrir ma jeunesse meurtrie,
Je dois sur un cercueil
Déposer ma pensée, ô Morts pour la patrie !
Et porter votre deuil.

Je dois, quand la faiblesse implacable m'exile
D'un plus glorieux sort,
Unir dans ma prière à ma vie inutile
Votre féconde mort.

A genoux sur la tombe où votre ombre sommeille,
Grands ancêtres ! héros !
Il faut que j'embellisse avec ma pâle veille
Votre illustre repos.

Il faut que j'accomplisse en votre honneur ce rite,
Moi l'indigne héritier,
Qui vous dois tout son cœur, alors qu'il ne mérite,
Morts, que votre pitié !

Écoutez donc la voix de celui qui vous aime,
Recevez son encens !
Celui qui vient hanter vos tombes, tout de même
Est un de vos enfants.

Il s'est dit qu'au séjour de la paix souveraine,
On peut craindre l'oubli,
Et qu'en vous arrachant à cette noble peine
Il serait ennobli.

Il vient donc, oh ! le plus modeste des apôtres,
Vous prêcher à genoux
Que le sol national qui nous porte, nous autres,
Vous le soutenez, vous;

Que toutes les nations renaissent de la cendre
Que gardent les tombeaux,
Et que chaque soldat que l'on y voit descendre
Sert d'exemple aux héros ;

Que vous prenez tous part à toutes nos batailles,
Que le soldat français
Devine l'ancien preux debout dans la mitraille
Près de lui, je le sais ;

Qu'il n'est pas de soir sombre, et non plus d'aube grise
Ou d'opaque brouillard,
Pour nous cacher au Ciel l'exemplaire devise
Du chevalier Bayard ;

Qu'à détruire le temple, on fait une œuvre vaine ;
La ruine d'un clocher
N'effacera le nom de Jeanne la Lorraine
Pas plus que son bûcher!

Soldats des vieux récits et de nos épopées
De Cent ans et d'hier,
Sachez que nous avons l'appui de vos épées,
Que chacun en est fier !

Sachez que nos drapeaux, martyrs d'une autre guerre,
Vous ont tous ralliés,
Et qu'ainsi notre armée a vu sortir de terre
De nouveaux alliés !

Soldats des vieux combats, dont s'illustrent nos plaines,
Bataillons de héros,
Combattez, cependant que vos grands capitaines
Guident nos généraux !

Ainsi nous vous devrons, nobles morts, de survivre
A l'horrible danger !
Vous nous avez légué la Victoire à poursuivre
La défaite à venger ;

Les peuples dont les fils ont la plus belle histoire
Sont toujours les plus forts,
Et chacun la possède au cœur de sa mémoire
Écrite par vous, Morts !

Août 1915.



LE POÈME DES MORTS



Le Poème des Morts

Vous qui n'avez quitté le séjour de la Terre
Que pour monter tout droit dans l'immense Ciel bleu,
Vous qui n'avez quitté les hommes et leur guerre
Que pour goûter la paix que seul peut donner Dieu,

Dans l'intense bonheur de la vie éternelle,
Le front auréolé par une noble Mort,
Héros, de votre fin glorieuse et cruelle
Regrettez-vous l'auguste et le sanglant essor ?

Quand monte jusqu'à vous la prière angoissée
De ceux qui, maintenant, vous pleurent à genoux,
Aux sanglots d'une mère ou d'une fiancée,
Du fond de votre ciel, morts, que répondez-vous ?

Aux questions de nos cœurs que faudra-t-il répondre ?
La France a des regrets qui la troublent parfois ;
Des paroles de foi pourront seules les fondre ;
Morts sacrés, faites-nous entendre votre voix !

LE PETIT ENFANT

Je suis mort sur un tas de foin,
Dans le champ, près de la barrière,
Car, le matin, petite mère
Me défendait d'aller plus loin.

Je jouais seul à la bataille,
Comme le fait tout grand garçon,
Car, malgré ma petite taille,
J'ai neuf ans depuis la moisson.

Un homme vêtu de gris sale,
Au moment où j'étais vainqueur,
M'a visé soudain, et sa balle
Perça mon tablier près du cœur.

Et je suis tombé sur la meule
Sans pouvoir terminer mon jeu ;
Laissant ma maman toute seule,
Je suis allé voir le bon Dieu.

Je n'ai pas pleuré, je vous jure,
Un soldat sourit en mourant.
Pourtant au bord de ma blessure
J'ai vu couler un peu de sang.

Ce n'était pas la grande guerre.
Je jouais... Mais, quand on y meurt,
Le coin de champ, près la barrière,
Peut bien être le champ d'honneur !

Je puis bien le dire, je pense,
Cela sans mentir, n'est-ce pas ?
Qu'étant mort, ainsi, pour la France,
C'est comme si j'étais soldat !

LE POÈTE

Je ne regrette rien, ni l'amour, ni le livre
Qu'avant de l'avoir fait je chérissais d'abord ;
La beauté de ma mort vaut la douceur de vivre,
Et mon livre à coup sûr n'eût pas valu ma mort.

Je ne regrette rien, ni l'aimable village
Où j'ai vécu vingt ans dans la même maison,
Guettant les changements que font au paysage
Les heures dans le jour, les jours dans la saison ;

Ni les chansons des nids, de la vague ou des feuilles,
Où la nature à Dieu fait entendre sa voix,
Que le vent sait répandre et que l'âme recueille
Pour comprendre l'oiseau, l'océan et les bois.

Mon Pays, que la gloire en tous temps renouvelle,
Par sa Beauté m'a fait un séjour sans ennui ;
Si j'ai toujours compris que je vivais par Elle,
Je comprends aussi bien que l'on meure pour Lui.

C'est pourquoi, dans un champ aux couleurs d'émeraude,
Je suis tombé parmi d'autres corps étendus,
Tandis qu'un soleil d'août à la caresse chaude
Rendait, aux soldats morts, les honneurs qui sont dus.

Puis la Nature a pris de plus funèbres voiles,
Et, se penchant sur nous avec grâce et piété,
La Nuit, sur notre champ de bataille, a jeté
Tout un grand ciel de deuil où pleuraient les étoiles.

LE PAYSAN

Le blé qui couvre notre terre
Était déjà presque tout moissonné,
Quand un soir, annonçant la guerre,
Tous les clochers du pays ont sonné.

La frayeur régnait au village.
Les pauvres gens, qu'affolait l'Invasion,
Tremblaient, en songeant au pillage,
Pour leurs parents, leurs enfants, leur maison.

Les vieillards, qui hochaient la tête,
En mots troublants disaient leurs souvenirs.
Ces récits de l'autre défaite
Semblaient alors prédire l'avenir.

Se confiant à la grand'route,
Les paysans s'en allaient dans la nuit.
Oh ! la désolante déroute
D'un peuple entier qui prend peur et qui fuit !

Leur charge semble trop légère
A ces fuyards pliant sous le fardeau :
La chose qu'on garde est moins chère,
L'objet laissé paraît toujours plus beau.

Ne voulant pas de cette peine,
Je suis resté tout seul comme un bon vieux,
Du reste pour moi, c'est la plaine
Et ses grands blés ce que j'aime le mieux.

Ces trésors nul ne les emporte,
Pas même vous, les gueux, pas même vous
Qui m'avez tué sur ma porte
Où je vous attendais, les gueux, tout seul, debout !

Car ils m'ont fusillé sur l'heure,
(Et ça, je puis le jurer, sans raison)
Bien à ma place, la meilleure,
Mon corps couvrant le seuil de ma Maison !

LE VIEUX SOLDAT

La guerre, on croit la connaître,
Cette sans-pitié,
Quand depuis vingt ans peut-être
C'est votre métier.

Je suivais la vagabonde
  Presque sans répits
Aux quatre coins de ce monde,
  Pour notre pays.

De loin je l'aimais, je pense,
  Comme vous de près ;
Je souffrais pour cette France,
  Qu'alors j'ignorais.

La patrie a son visage
  Pour tous différent,
C'est une ville, un village
  Moins encor souvent,

Un chêne, un sapin, un orme
  Au coin d'un hameau ;
Pour moi c'était l'uniforme
  Et puis le drapeau.

Mourir pour un peu de rouge
  De blanc et de bleu,
Pour une étoffe qui bouge
  Sous le vent, c'est peu !

Pour un toit rouge qui penche
  Sous un ciel d'azur
Au bord d'une route blanche,
  Périr est moins dur.

Quand on meurt pour une terre
  Où tout vous est cher,
En gardant une frontière,
  Il faut être fier.

J'ai reçu, dans la bataille,
Ma balle en plein cœur,
Comme on reçoit la médaille
Ou la croix d'honneur !

LE PRÊTRE

Hé ! comment mieux mourir qu'en ma petite église ?
Qu'aurais-je, dites-moi, pu désirer de mieux,
A l'âge que j'avais, avec ma tête grise,
Que mourir en tenant dans mes mains le bon Dieu ?

J'espérais simplement m'éteindre au presbytère,
Que j'habitais déjà depuis quinze ans passés,
Près du clocher qui groupe autour de sa prière
Les coquettes maisons d'un village français.

Et mon sort fut plus noble. A la première alerte,
Après avoir vu fuir le dernier paysan,
Un matin je disais, dans l'église déserte,
Pour la première fois, ma messe sans servant.

Elle a moins de vertu l'oraison d'un fidèle,
Dieu veut qu'on vienne en foule implorer sa bonté ;
C'est ainsi qu'en tremblant je redoublais de zèle
Dans mon adoration de la divinité.

J'allais vivre à nouveau la minute bénie
J'élevais les deux mains au-dessus de l'autel
Et je pensais, voyant le pain sacré du ciel,
Que rien au monde n'est aussi blanc qu'une hostie.

Un bruit de pas s'est fait, suivi d'un coup de feu,
Dans l'air silencieux de ma pauvre chapelle.
Ainsi je suis rentré dans la vie éternelle ;
Je n'ai pas vu la mort, mais soudain j'ai vu Dieu.

Cependant, je me dis en moi-même, sans cesse,
Tout en reconnaissant que je n'eus pas le choix :
Il faut bien avouer que, cette seule fois,
C'est à l'Élévation que j'ai fini ma messe.

LA JEUNE FILLE

Il fallait bien du courage,
Parfois, j'en conviens,
Pour mener notre ménage
De deux orphelins.

Mon frère, déjà moins frêle,
Travaillait le bois.
Jè faisais de la dentelle
De mes pauvres doigts.

Jean était un peu farouche,
Mais pas pour sa sœur.
Jean, ce nom flatte la bouche
Quand il part du cœur.

Dès qu'on eut dit la venue
Des Prussiens, un soir,
Jean descendit dans la rue
Pour rien, pour les voir.

Il avait seize ans à peine,
Mais dès qu'il les vit
Il ferma son poing de haine
Contre ces bandits.

Un coup de sabre, pauvre être,
A su te punir !
Moi j'étais à ma fenêtre
Je l'ai vu mourir.

Oui, mais la bonté divine
A comblé mes vœux,
Et ce coup dans la poitrine
Nous tua tous deux.

C'est d'une belle manière
Qu'au ciel sont partis
Et Jeannette l'ouvrière
Et Jean l'apprenti !

***

O voix sublimes que j'écoute
Les regards dressés vers l'azur,
Les brouillards funèbres du doute
Fondent sous votre souffle pur.

Donc vous repoussez notre plainte,
Vous l'entendriez avec mépris,
Vous qui, de la Victoire sainte,
Aurez, pour nous, payé le prix.

Je sais bien qu'il n'est pas, sur terre,
Quelque chose d'assez puissant
Pour sécher les pleurs d'une mère
Sur la tombe de son enfant.

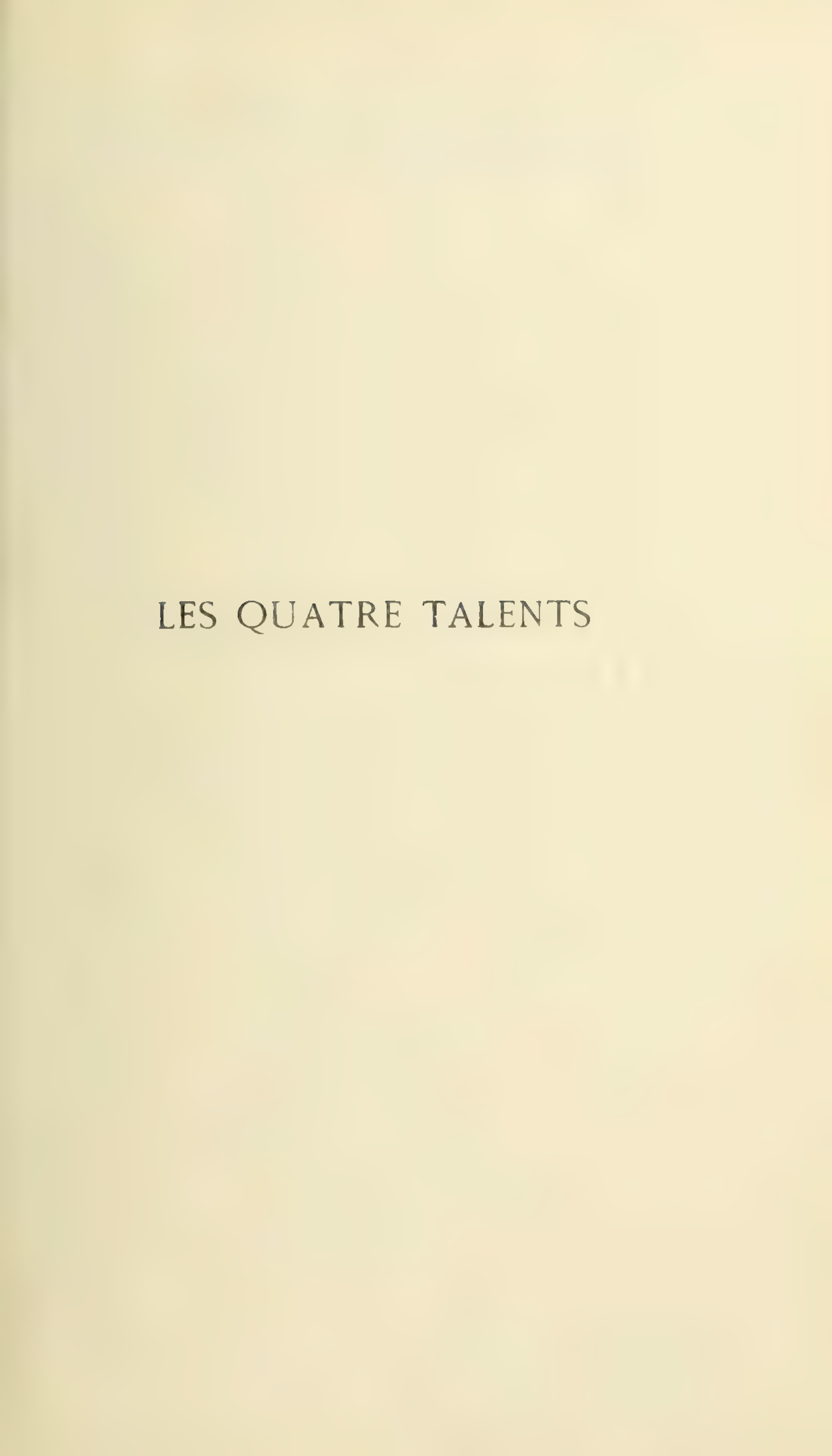
Oui, mais plus d'une qui succombe
Sous la douleur, viendra prier
Moins amèrement sur la tombe
Où l'on verra croître un laurier.

Ainsi que du sein des corolles
Des parfums se sont envolés,
Morts, vous avez dit des paroles
Dont les vivants sont consolés.

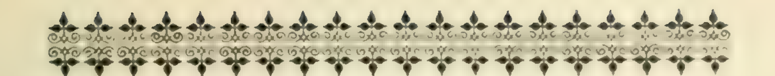
Ces mots embaumés d'espérance
Qu'ils viennent calmer la douleur !
Aussi, les gravant dans mon cœur,
Je vais les redire à la France !

Mai-Juin 1915





LES QUATRE TALENTS



LES
QUATRE TALENTS

Comédie romaine en un acte et en vers.

PERSONNAGES

LIBER, esclave philosophe,
GALBO, édile,
MURION, jeune chevalier, maître et disciple de Liber,
LUBRIO, citoyen romain,
MINNA, femme de Lubrio,
LILIA, confidente de Galbo.
Chœur composé de soldats, citoyens, courtisanes.

La scène est à Rome, sur la place publique, au commencement de l'Empire.

PROLOGUE

LIBER, s'avance devant le rideau.

Salut ! O vous qui m'écoutez !
Et, s'il vous plaît, faites silence,
Car, dès à présent, je commence
A dérouler des vérités.

On me juge, sans flatterie,
Très gai, très subtil, très savant ;
C'est pourquoi je viens en avant
Pour présenter la Comédie.

C'est une œuvre sans prétention
Qui ne vise qu'à faire rire ;
Accordez-lui votre attention :
S'il y a mieux, il y a pire...

Son titre « Les Quatre Talents »
— Le talent, c'est une monnaie —
Vous doit sembler, la chose est vraie,
Un titre des plus insolents

L'intrigue est simple, mais je pense
N'en devoir rien dire du tout,
Car il serait de mauvais goût
De vous l'expliquer à l'avance !

Cependant, mes amis, sachez,
Je vous le dis en ce prodrome,
Que la scène se passe à Rome
A côté d'un de ses marchés.

Sur les dalles de ce passage,
Vous verrez s'agiter tantôt
La foule de nos personnages
De chacun, je vais dire un mot.

Le rideau se lève et, à mesure que Liber parle, le personnage décrit dans le quatrain passe au fond de la scène, sans que Liber semble s'en apercevoir.

Minna, si forte en sa faiblesse,
Est dans les beaux jours de l'été
Où le bonheur de la jeunesse
Sans regret encore est goûté.

Lubrio, c'est l'époux pratique :
Tout en lui, son geste hautain
Et jusqu'au pli de sa tunique,
Dit : « Je suis citoyen romain ».

Murion, mon opulent maître,
De ses vingt ans est si paré,
Que des femmes l'ont admiré
Sans que son or eût à paraître.

Et Lilia possède un corps
D'une beauté si réussie
Que tout le monde l'apprécie
Cela pardonne bien des torts.

GALBO, passe en titubant.

Galbo, notre imposant édile,
A l'excès pousse certain goût
A quoi bon le dire, après tout ?
La chose, me semble inutile.

Le rideau retombe

Pour vous être enfin présenté
Moi-même au sein de cette strophe,
Je vous dirai qu'en vérité
Je suis esclave et philosophe.

Être esclave, c'est mon métier,
Philosophe, c'est ma nature ;
Et ces deux moitiés, je vous jure,
Font ensemble un heureux entier.

Car, si cela vous intéresse,
Vous allez tous voir mes talents
Me donner les quatre talents
Qui servent de titre à la pièce.

Je sors, mais je vous avertis
Qu'il me reste encor la morale...
Nous la gardons pour la finale
Si vous n'êtes pas tous partis !

Liber salue et sort.

SCÈNE I

MURION ET LIBER

Murion et Liber entrent en scène en causant.

MURION, s'arrêtant.

Pourquoi m'entraînes-tu sur ce Forum désert ?

LIBER, innocemment.

L'ami de la sagesse et le faiseur de vers
Ne chérissent-ils pas de semblables retraites ?
J'imite les penseurs, si je hais les poètes,
Et, je croyais, seigneur t'ayant fait sous ma loi,
Que ce recueillement tu l'aimais comme moi.

MURION

J'ai bien d'autres soucis...

LIBER

Je n'en sais de plus grave,
Et si même, oubliant que je suis ton esclave,
Je pouvais te donner, maître, d'humbles avis,
Quitte d'être blâmé si tu les as suivis,
Où bien quitte à souffrir de ne les voir suivre,
Je saurais t'enseigner la science de vivre
Et bientôt dans ton cœur le calme reviendrait...

MURION

Mais en la revoyant, mon trouble renaîtrait !
Non, Liber, j'ai besoin, au lieu de ta science,
De ta fidélité, pour une confidence.
Depuis ce doux salut qu'un hasard me donna,
Tu connais mon amour pour la belle Minna,
Femme de Lubrio.

LIBER

Cet amour, ô mon maître !
Comment aurai-je fait pour ne pas le connaître ?
Moi, que dès son début, l'on chargeait avant tout
De procurer l'épouse et d'éloigner l'époux !

MURION

Il est vrai, mais, Liber, il faut qu'on me pardonne :
Ma passion nouvelle à chaque instant m'étonne.
Elle règne en mon cœur comme aux Enfers les Dieux.
Que crois-tu donc ?

LIBER

Je crois que c'est très dangereux.

MURION

Cette façon de voir me paraît bien sévère !

LIBER

Tu me connais bien mal si tu me crois austère.
A cet égard, je veux t'expliquer nettement
Sur ce point délicat, quel est mon sentiment.
A ton âge, dit-on, il faut prendre une route.
Deux chemins différents vont s'offrir à ton doute :
Choisis suivant ton rêve ou suivant ton désir.
(Qu'il est heureux celui qui peut encore choisir !)
Un de ces deux sentiers gravit une colline,

L'autre offre à ton plaisir sa pente qui décline,
Il faut te décider, voluptés ou vertus.
Mais avant de parler, écoute-moi, veux-tu ?
Ne tranche pas ainsi ce si grave problème :
Entre ces deux chemins, j'en découvre un troisième.
Si tu le prends, je puis te prédire où tu vas :
Il parcourt des pays toujours verts, toujours plats...
Ce n'est point le sentier trop rude ou trop propice,
Il évite la cime et fuit le précipice.
Or, mon jeune seigneur, souviens-toi, pour les Dieux,
Que la sainte vertu se trouve entre les deux.

MURION

Je suivrai le chemin que Minna voudra suivre.

LIBER

Oh ! l'imprudent enfant qui parle comme un livre !
Mais si tu suis la femme, ému par ses attraits,
Maître, comment veux-tu qu'elle te courre après ?

MURION

Voilà, me semble-t-il, une étrange pensée !

LIBER

Étrange, il se peut bien, mais néanmoins sensée.
Le destin en amour m'ayant jadis instruit,
Je me suis en tout temps adroitement conduit.
La femme est une fleur, nous dirait un poète
N'en a qu'une celui qui par force l'achète :
L'homme qui sait la prendre, étant jeune et coquet,
Pour rien doit en avoir tout au moins un bouquet.

MURION

Oh ! Liber, par Vénus, ta sentence m'étonne !

LIBER

Surprendre ne saurait l'empêcher d'être bonne.
J'estime que l'amour est l'envers d'un repas :
L'excès dans l'un rend maigre et dans l'autre rend gras,
Aussi je le déclare, en sage, à ma manière
Ne touche à son festin qu'un seul plat qu'un seul verre,
Et pour le reste alors, se réglant à rebours,
Il laisse dans son cœur fleurir plusieurs amours.

MURION

Liber, cela suffit, ta leçon m'importune ;
Je n'aime qu'une femme et n'en désire qu'une,
Minna, dont je sais bien être le seul amant ;
Et c'est d'elle qu'il faut me parler seulement.

LIBER

A mon avis, Minna, maîtresse de mon maître,
N'est pas, pardonne-moi, ce qu'elle devrait être :
Elle a trop peu d'amour, toi, trop de passion.
De plus, il serait temps aussi que nous pensions
A Lubrio, l'époux soupçonneux et pratique
Que derrière tout mur, tout rideau, tout portique,
Pendant vos rendez-vous je crois sentir posté ;
Mon Maître, qu'en dis-tu ?

MURION

Je n'ai pas écouté.
Que je sois amoureux à tort, eh ! que m'importe !
Que le mari jaloux soit derrière la porte,
En vérité, cela n'est fâcheux que pour lui !
Pour moi, je ne connais au monde qu'un ennui :
Ne pas la voir. Aussi j'espère que ton zèle
A su me ménager, quelque rendez-vous d'elle.
Allons, dis vite ! Où ? Quand ?

LIBER

Souffre que tout d'abord
Je mette obéissance et dignité d'accord :
Je suis ton précepteur, et non pas proxénète.

MURION, étonné.

Qu'oses-tu soutenir ?

LIBER

Seigneur, je le répète,
Je tiens bien à marquer mon rôle auprès de toi :
Il est de t'enseigner...

MURION, impatienté.

Le drôle, par ma foi,
Persiste...

LIBER

Daigne donc excuser si je brave
Ton courroux... Mon devoir...

MURION, éclatant.

Ah! çà, perfide esclave,
Ton devoir, c'est faire en tout ce qu'il me plaît,
Ou bien, gare au cachot, gare aux fers, gare au fouet!

LIBER

Maître, l'obéissance est dans mon habitude.

MURION

Pourquoi dès lors tenir un langage si prude ?

LIBER

C'était pour satisfaire aux règles de mon art.

MURION

Alors, mon rendez-vous ?

LIBER, montrant Minna qui entre en scène.

Ce n'est pas par hasard
Que Minna, crois-le-bien, vers ces lieux se dirige.

SCÈNE II

MURION, MINNA, LIBER

MINNA, s'avançant.

Salut à Murion, l'aimable !

MURION, allant à elle.

Doux prodige
D'être encore une fois si près de ta beauté !

LIBER, se retirant.

Adieu, fouet, cachot et fers ! J'ai donc tout évité !

SCÈNE III

MURION, MINNA

MURION, avec passion.

Oh ! Minna !

MINNA, le rappelant à l'ordre.

Murion !

MURION

Et quoi ! Tu me repousses ?
Hier, tu m'as dit pourtant des paroles plus douces !

MINNA, insouciante.

Les paroles s'en vont, c'est leur grande vertu.

MURION, amoureux.

Faisons comme elles, alors, allons-nous-en, veux-tu ?

MINNA, calme.

Nous en aller : Où ça, mon cher, et pourquoi faire ?
On est très bien ici !

MURION, passionné.

J'ai besoin de mystère
Pour t'aimer à loisir, ô mon trésor, chéri !
Allons-nous-en chez toi, viens donc.

MINNA

Et mon mari !

MURION, décontenancé.

Ton mari... ton mari ?...

MINNA, insistant.

Mon mari...

MURION, s'emportant.

Par Hercule,
Laissons-le de côté, cet homme ridicule !
Faut-il toujours subir le nom de ton époux ?
Je n'y pense pas, moi !

MINNA

Non, mais il pense à nous

MURION, naïvement.

Il te l'a dit ?

MINNA

Enfant ! Mais ce qu'un homme pense,
Époux, amant ou fils, sans une confidence,
Une femme finit toujours par le savoir.
Notre beauté n'est pas notre plus grand pouvoir ;
Et le Dieu qui sculpta ma vivante statue
La fit d'abord pour voir, et puis pour être vue.

MURION, *ironique*

Je ne sais pas pourquoi, mais je pense à Liber :
N'es-tu pas comme lui philosophe ?

MINNA

Mon Cher,
Il n'est pas toujours temps de rire... ou d'être tendre,
Lubrio me soupçonne et pourrait nous surprendre :
Que ferions-nous alors ?

MURION

Par Zeus ! Le beau malheur !
Car enfin, pourrions-nous avoir un sort meilleur ?
Que Lubrio nous voie et qu'il te répudie,
Mais c'est la liberté de notre amour !

MINNA

Folie !
Tu ne peux m'épouser pour ton père et ton rang :
Je perdrais un époux, sans gagner un amant.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LIBER

Sur ce dernier vers Liber, entre brusquement.

LIBER, *très vite.*

Ne perdez pas de temps et gagnez la sortie !
Minna, je viens de voir ta servante Livie ;
Tremblante, elle m'a dit, d'un trait, que ton époux
Avait tout découvert et vous cherchait partout.

MURION

Comment peut-il savoir ?

MINNA

Oui, par quel stratagème ?

LIBER

Dans ta chambre, il a découvert ce matin même
Des tablettes, je crois, qu'y laissa Murion.

MURION *se rappelant.*

Avec des vers pour toi, mon cachet et mon nom,
Je les cherchais partout !...

MINNA, *ironique.*

On les a retrouvées !
Les amants font toujours des choses insensées !
Enfin, quitte ces lieux, en toute hâte, va !
Moi, j'attends Lubrio.

MURION, *énergique.*

Je ne partirai pas.

MINNA

Mais pars vite !

LIBER, insistant

Fuis donc, mon maître, le temps presse.

MURION

Puisqu'elle est en danger, je garde ma maîtresse.
Il faut.....

LIBER

Mais tu la perds !

MURION

Je veux.....

MINNA

Dieu ! Quel bavard !

MURION

Je ne puis pas partir.

LIBER

Hélas ! il est trop tard,
Car voici Lubrio !

SCÈNE IV

MURION, LIBER, MINNA, LUBRIO

LUBRIO

Minna, je te salue !

MINNA

Salut, ô mon époux !

LUBRIO

Que fais-tu dans la rue,
A cette heure où, selon ton sexe et ton métier,
On file la quenouille ou l'on veille au foyer ?

LIBER, à Murion.

Mon maître, ce sont là querelles de ménage ;
Éloignons-nous du moins...

Ils s'éloignent.

MINNA

Comme une épouse sage,
A ce marché je vins avec mon ancilla...

LUBRIO, désignant Murion.

En compagnie aussi de ce jeune homme-là !

MINNA

Ce jeune homme, en effet, m'adressa la parole ;
C'est le fils d'une amie. Il allait à l'École
De Droit...

MURION, à Liber.

Comme elle ment !

LIBER

Cette femme, je crois,
N'a pas besoin d'aller à l'École de Droit !

LUBRIO

N'allait-il pas plutôt au cours de rhétorique,
Lorsqu'il te salua sur la place publique ?
Ce jeune homme, je sais, fait de très jolis vers !

MINNA

Des vers ?

LIBER, toussant.

Par Zeus ! Je viens d'avaler de travers !

MURION

Elle n'a pas bougé !

LIBER, enthousiasmé.

Cette femme est un maître !

LUBRIO

Il manie assez bien le pompeux hexamètre.
Juges-en, le veux-tu ?

MINNA

Je n'en ai nul souci.

LUBRIO

Minna, tu n'as pas dû toujours penser ainsi.
Je le crois tout au moins d'après ces trois tablettes
Que je viens de trouver...

LIBER

Au diable les poètes !
Je te l'avais bien dit, ô mon maître !...

MURION

Tais-toi !

LUBRIO, continuant,

Dans ta chambre... On y lit quelques vers qui, ma foi...

MINNA, feignant de se souvenir.

Ah ! oui ! je me souviens... un innocent poème
En l'honneur... du dieu Mars...

LUBRIO, ironique.

Le titre en est : « Je t'aime ».

LIBER, à Murion.

Que n'as-tu parlé grec ?

MURION

Minna n'eut pas compris.

LIBER

Quand on ne comprend pas, les vers sont plus jolis !

LUBRIO, ironique.

Voici ce qu'au dieu Mars Murion sut écrire...

MINNA, à part.

Je tremble...

LIBER, même jeu.

Je frémis...

MURION, même jeu.

Moi, j'ai besoin de rire !

LUBRIO, lisant.

Croyant sa beauté farouche,
Jadis j'eus craint de poser
Mon pauvre front embrasé
Sur l'objet que Minna touche.

Depuis, je peux tout oser,
Car Minna sut me griser
Sur la bouche,
Dans sa couche,
D'un baiser.

LIBER, à Murion.

J'aimais fort le début, mais quelle fin, mon maître !

MINNA

Mon cher époux.....

LUBRIO, sèchement.

Je vais bientôt cesser de l'être...

A Murion.

Amant, tu peux venir.

MURION, impertinent.

Je m'approche, ô mari !

LUBRIO

Ce n'est pas vainement que de moi l'on a ri.
Je punirai Minna. Mais pour toi, ce me semble,
Cela ne suffit point.

MURION

Parle donc.

LIBER

Moi je tremble !
Maudite femme, va !

MINNA

Stupide esclave !

LUBRIO, à Murion.

Il faut
Que ton esclave coure à l'édile Galbo ;
A la Taverne il boit.

MURION

Je ne veux pas qu'il aille !

LIBER, bas à Murion.

Mieux vaut mauvais procès qu'une bonne bataille.
Mon maître, laisse-moi partir. A Lubrio. Seigneur, j'y vais.

Il sort.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS LIBER

MURION

Ainsi, pour nous punir, tu nous fais un procès !

LUBRIO

Que Minna sache, avant, que je la répudie
Suivant mon droit d'époux.....

MURION, à Minna ironique.

Te voilà bien punie,
Minna ! Désole-toi, tu n'as plus Lubrio !

Voyant Minna qui hausse les épaules.

Mais pourquoi donc, alors, fais-tu venir Galbo ?

LUBRIO

Pour toi.

MURION

Pour moi ?

MINNA

Pour lui ?

LUBRIO

La chose vous étonne ?
J'ai simplement choisi cette auguste personne
(Et, ne protestant pas, tu l'as choisie aussi)
Pour nous servir d'arbitre à l'instant même, ici ;
Afin de déclarer la valeur du dommage
Que Murion me fit en troublant mon ménage.

MINNA

Tu veux lui demander de l'argent ?

MURION, méprisant.

Par les Dieux !
C'est ignoble, c'est vil, c'est abject !

MINNA, calme.

C'est curieux.

LUBRIO

Quoi de plus naturel en l'espèce, je pense,
Et quoi de plus conforme à la jurisprudence ?
Toi, fils de chevalier, d'un certain citoyen
Tu détournas un jour l'épouse, ou quelque bien ;
Afin de réparer le susdit préjudice,
Ne faut-il pas, voyons, que.....

SCÈNE VII

MINNA, MURION, LUBRIO, LIBER, GALBO, LILIA,
SOLDATS, COURTISANES

LIBER, entrant.

Voici la justice !
Notre édile Galbo vient, couronné de fleurs ;
Des femmes, des soldats le comblent de clameurs.

Galbo arrive, appuyé sur Lilia ; c'est un gros homme à demi-ivre, couronné de fleurs.

CHŒUR DES SOLDATS

Salut au prudent, à l'habile !
Salut à l'imposant édile !

GALBO

Allons, mes chers amis, c'est trop.

CHŒUR DES COURTISANES

Il quitte, pour se rendre utile,
Notre taverne où l'on empile
Coupe sur coupe et pot sur pot !

TOUS

Vive Galbo !

CHŒUR DES SOLDATS

Il est célèbre dans la Ville
Par son éloquence subtile.

GALBO

Je m'en vais le prouver tantôt.

CHŒUR DES COURTISANES

Bien qu'un peu gros, il est gracile
Et point ne se fait de la bile...

CHŒUR DES SOLDATS

Judicieux sont ses propos.

TOUS

Vive Galbo !

Pendant ce temps, on a péniblement installé Galbo sur sa chaise curule.

CHŒUR DES SOLDATS

Sur sa chaise, il est immobile.

CHŒUR DES COURTISANES

Et s'il sait s'y tenir tranquille
Jusqu'à la fin, ce sera beau !

GALBO

Merci mille fois à la file !

CHŒUR DES COURTISANES

Lancé par notre voix agile,
Que son nom frappe les échos !

TOUS

Vive Galbo !

GALBO, d'un ton satisfait.

Vive Galbo ! Par Zeus, comme c'est beau la gloire !
Qu'on me donne ma coupe et puis mon écritoire !
Là de quoi s'agit-il ? On est jour de marché
A quelque ménagère un vol est reproché ?
Un rustre a-t-il souillé le coin de quelque borne ?
S'agit-il de poulets, ou d'une bête à corne ?

LUBRIO, s'avançant.

Il s'agit de l'honneur d'un riche citoyen
Que sa femme a trompé.....

GALBO, ravi de sa plaisanterie.

Or donc, je disais bien :
Il s'agit d'une bête à corne (Rires) Qu'on l'amène !
Ton nom, ma belle enfant ?

MINNA

Minna...

GALBO, paternel.

Mes compliments !
Ainsi tu l'as trompé ? Comme je te comprends !
Décidément, par Zeus, l'affaire m'intéresse.
Et l'amant ?

LUBRIO, montrant Murion.

Le voici.

GALBO

Que loin de sa maîtresse
On le tienne. Minna, je te donne l'accès
De la tribune. A deux, mieux on juge un procès.

MURION

Que dit-il ?

LUBRIO

Que fait-il ?

UN CENTURION

Qu'on laisse dire et faire
Le magistrat !

UNE COURTISANE

Galbo ! Mais ta compagne chère,
Lilia ?

GALBO, *impitoyable.*

Qu'on l'éloigne !

LILIA

Il me lâche ! Charmant !
Rageuse
Bonsoir Galbo !

GALBO

Bonsoir !

LILIA, *à Murion.*

Alors c'est toi l'amant ?
Ils s'en vont tous les deux dans un coin, en causant.

GALBO

Je t'écoute Minna.

CHŒUR DES SOLDATS

Mais ce n'est pas son rôle :
Le plaignant doit parler.

GALBO

Ça, c'est beaucoup moins drôle !
Résigné
Enfin ! parle, mari !

LUBRIO

Je viens, ô magistrat !
Édile des marchés ! sans prendre d'avocat...

UN SOLDAT

Ça, c'est un tort ! Devant un édile curule ! ...

UNE COURTISANE

Prends donc un avocat.

LUBRIO, à part.

Je me sens ridicule.
Mais à qui s'adresser ? Un avocat, c'est cher !
Au fait, si je prenais cet esclave Liber ;
Il est instruit, malin, il est bavard peut-être :
C'est toujours volontiers qu'on accuse son maître ;
Parfait (Haut). Or donc, je prends un défenseur.

TOUS

Lequel ?

LUBRIO, s'approchant de Liber.

Veux-tu plaider pour moi ?

LIBER

Ça, c'est spirituel !

LUBRIO

Dans ce sac, un talent...

LIBER

Ceci l'est plus encore !
Accepté ! Sous ton nom, devant lui, je pérore...

Il monte à la tribune, emphatique.

Pour Lubrio, qui met sa cause entre mes mains,
J'adjure le Sénat et le Peuple Romain !

VOIX

Mais il est fou !.... Mais tu parles devant l'Edile ! !

LIBER

Quand je plaide pour Lubrio, c'est pour la ville,
Pour Rome, en défendant l'honneur d'un citoyen,
Je défends la Cité.

VOIX

Comme il s'exprime bien !

LIBER

Magistrat, tu connais la grandeur de ma tâche ;
Il importe à présent que ta prudence sache...
Quel homme, par ma voix, devant toi se défend.
Il est noble par son passé, par son présent,
Et je viens demander à ta haute sagesse
Que l'avenir aussi s'accorde à sa noblesse.
Sans toi, cet avenir serait déshonoré !
Mais je veux te convaincre avant de t'implorer,
Et comme, en s'inspirant d'une règle fort sage,
Au rang de la victime on juge le dommage,
Afin que ton arrêt soit exact et prudent,
Tu vas donc par ma voix connaître mon client.

Mouvements divers.

Si Lubrio n'est pas d'une famille illustre,
Son nom, ce néanmoins, possède un certain lustre.
Il connut Lænius l'édile et l'avocat
Bribus, qui très longtemps brigua le consulat.

Murmures d'admiration.

Lui-même, il a servi jadis dans nos armées,
Dans les camps, ses vertus d'homme furent formées,
Et du peuple plus tard son vote et son avis
Furent assez souvent aux comices suivis.
Adoptant du devoir l'austère et droite ligne,
Du citoyen, toujours, l'homme privé fut digne.
Voulant d'un descendant doter la Nation
De bonne heure, il contracte une juste union.
Pourtant après un an, comme elle était stérile,
Lubrio répudie une épouse inutile
Au bien de la cité. Coup sur coup, par trois fois,
Le zélé citoyen renouvelle son choix.
Le destin fut plus fort cependant que son zèle ;
Pour la cinquième fois, une épouse nouvelle,
Minna, vint partager le lit de Lubrio.
A sa prière encor le Ciel fut sans écho.
Cette fois, par les Dieux ! C'était le coup suprême !
S'attribuant alors tous les torts à lui-même,
Renonçant à former quelque grand citoyen,
Il garde près de lui cette compagne. Eh ! bien !
La femme de son cœur, la bienheureuse épouse
Dont le bonheur devait faire mainte jalouse,
Celle qui près de lui vivait si dignement
Un jour le remercie en prenant un amant !
Et quel amant ? Un adolescent, un éphèbe !
Certes, non pas issu du milieu de la plèbe
Un futur chevalier, un de ces jeunes gens
Qui seraient sans vertus s'ils étaient indigents,
Un enfant, qui peu fier de nos grandeurs romaines,
Délaisse le latin pour la langue d'Athènes,

Et, quand ce dialecte a mis sa gorge à sec,
Se désaltère encore en buvant du vin grec...

Murmures de désapprobation. — Gestes furieux de Murion.

De cette trahison, je demande justice.
Il faut que l'adultère en cet instant pâtisse.
Minna répudiée, Oh ! ce n'est point assez !
Il faut, et c'est pourquoi nous faisons ce procès,
Qu'ainsi que notre lex Aquilia décrète,
L'amant répare ici l'injure qu'il a faite,
De quoi maint précédent pourrait être cité ;
Mais de quelle valeur, édile en vérité
Serait pour t'éclairer leur souvenance vaine ?
La raison me suffit, je n'en prends pas la peine.
Or, en l'événement, que nous dit la raison ?
Elle dit que celui qui dans une maison,
Dérobe quelque objet doit rendre ce qu'il vole
Ou sinon, le payer d'un talent, d'une obole,
D'un sesterce, d'un sou, d'un denier ou d'un as.
Nous rend-on la vertu de Minna ? Non hélas !
Eh ! bien s'il ne la rend, que Murion la paye,
Magistrat, il faudra que ta sentence y veille !
Du peuple tout entier l'intérêt bien compris
Veut que dans la cité chaque chose ait son prix.
Te sachant magistrat, savant, expert et sage,
Pour moi, sûr qu'en mon sens tu verras le procès,
Ferme dans cet espoir, confiant, je me tais.

Rumeur.

CHŒUR DES SOLDATS

Venge l'époux, au nom de la pudeur publique !

CHŒUR DES COURTISANES

Plaignons le pauvre amant, déjà si sympathique !

LUBRIO, à part satisfait.

Je n'ai pas mal choisi.

MURION, à Liber.

Serviteur scélérat !
Sans en rougir ainsi, tu te fais l'avocat
De celui que ton maître a rendu ridicule !
Dès ce soir, je m'en vais te mettre à l'ergastule !
Je ne sais pas pourquoi, comme je l'aurais pu,
Ton discours par ma voix ne fut interrompu !

CHŒUR DES COURTISANES

Galbo parle à Minna, Lilia semble rire.

CHŒUR DES SOLDATS

Lubrio, tout rêveur, vient et va sans rien dire.

LIBER, à Murion.

Il existe un moyen meilleur de te venger.

MURION

Crois-tu ?

LIBER

Si mon discours t'a mis dans le danger,
De perdre ton procès...

MURION

Je t'en accuse, traître !

LIBER

Laisse-moi te tirer de cet embarras, maître,
Et changer mal en bien en plaidant au rebours
De tout à l'heure.

MURION

Soit, prononce un bon discours.

LIBER

Et pour moi ?

MURION, lui jetant une bourse.

Ce talent.

LILIA, appelant Murion.

Ami cher,

CHŒUR DES COURTISANES

Sans nul doute
Ce jeune homme a dû plaire encore...

CHŒUR DES SOLDATS

Qu'on écoute !

LIBER, d'un ton dégagé.

Vous allez de nouveau m'entendre,
Plaignant, spectateurs, magistrat,
Car Murion vient de me prendre,
Tout à l'heure, comme avocat ?

Murmures d'étonnement dans la foule.

Je sais, ce n'est point la coutume
Que de soutenir tour à tour
Soit par la voix, soit par la plume,
D'abord le Contre, et puis le Pour.

Si cependant, je vous démontre
Par mes discours, en cet instant,
Que j'eus tort en plaidant le contre
Au nom de mon ancien client,

Et si je suis assez habile,
Le retournant comme un écu,
Pour convaincre à nouveau l'édile
Que j'avais déjà convaincu,

Qui pourra blâmer mon système ?
En effet, si j'y réussis
Comme moi, vous aurez vous-même
Tout à l'heure changé d'avis.

Or donc, je reprends la parole
Et je vais vous prouver d'abord
Qu'en touchant l'épouse frivole,
A l'époux il n'est point fait tort,

Et puis que, si l'époux essaye,
D'obtenir que l'amant le paye,
De sa femme on peut l'accuser
D'exploiter l'infidélité.

Lubrio se trouvant moins tendre,
Ses charmes près de se faner,
Ailleurs Minna dut aller prendre
Ce qu'il ne pouvait plus donner,

Elle a fait choix d'un beau jeune homme,
De Murion, que chacun voit,
Pour se procurer ce qu'en somme,
Tout époux à sa femme doit.

Entre cet époux honoraire
Et cet élégant libertin
Qui, s'il parle grec pour lui plaire,
A son cœur sut parler latin,

Mais le choix de Minna s'impose !
Et Lubrio qu'elle trompa,
Au lieu de blâmer cette chose,
Devait dire « mea culpa » :

Peut-il y voir une malice
Et doit-il nous faire un procès,
Puisqu'après tout, vous l'avouez,
C'est l'amant qui lui rend service ?

Car songez à ce que, sans lui,
Cette triste épouse eut dû faire,
Pour échapper au morne ennui
Où la plonge un époux austère !

Quel dommage est fait à ses biens ?
Ce seul amant économise
Une troupe de comédiens,
Au mari dont la femme est prise.

Je le prétends formellement :
L'époux n'a droit dans l'infortune
A nulle somme de l'amant,
C'est lui qui doit en verser une.

Jamais mon client, magistrat,
N'eut désiré pareille amende,
Mais Lubrio, peu délicat,
L'exigeant, il la lui demande.

Tu montreras par ta sentence
Que jeunesse doit se passer,
Et qu'il ne faut voir nulle offense
Lorsque les barbons sont bernés.

Que les maris par trop austères,
Se rappellent leur jeune temps !
Ils ne furent pas si sévères,
Eux qui le sont tant maintenant !

J'en ai dit assez, je le crois,
Pour vous exposer ma défense,
Et c'est pourquoi je fais silence
En ces lieux encore une fois.

Applaudissements. Brouhaha.

CHŒUR DES COURTISANES

Le jeune homme est sauvé ! La bienheureuse chance !

CHŒUR DES SOLDATS

Que devons-nous penser ? Que dira la sentence ?

UNE COURTISANE

Il faut juger, Galbo !

UN SOLDAT

Galbo, tu dois juger !

LUBRIO, à part.

L'avis du magistrat n'a pas dû se changer.

MURION, à Liber.

Liber, ma Lilia veut que je te pardonne.

LIBER

Il faut suivre un conseil qu'une femme nous donne.

CHŒUR DES SOLDATS

Minna, laisse l'arbitre exprimer son avis !

CHŒUR DES COURTISANES

Minna quitte Galbo !

MINNA

Je m'en vais donc !

GALBO, navré.

Tant pis !
Il faut donc que je juge !

CHŒUR DES SOLDATS

Édicte ta sentence.

CHŒUR DES COURTISANES

Dis-nous qui va gagner le procès.

GALBO

Je balance...
J'hésite entre le pour et le contre... et, ma foi,
En consultant le Ciel, les Oracles, la Loi...

CHŒUR DES SOLDATS

Que dit le magistrat ?

CHŒUR DES COURTISANES

Qu'est-ce donc qu'il raconte ?

MINNA, s'approchant de Liber.

Liber, écoute-moi; je l'avoue à ma honte,
Mais mon isolement me cause du tracas.
Ton adresse pourrait me tirer d'embarras :
Je t'offre ce talent.

LIBER, ébloui.

J'aurai beaucoup d'adresse.
Mais pour quel objet donc ?

MINNA

L'édile s'intéresse
A moi : je veux l'avoir à l'instant pour époux.

Elle s'éloigne sans attendre la réponse de Liber.

LIBER

Par Zeus !

CHŒUR DES COURTISANES

Le jugement quand donc l'entendrons-nous ?

CHŒUR DES SOLDATS

Le magistrat se tait !

LIBER

Je prends cette écritoire...

GALBO

Que fais-tu près de moi ? Tu troubles ma mémoire.
Je renonce à juger.

CHŒUR DES COURTISANES

Galbo, tu jugeras.

CHŒUR DES SOLDATS

L'arbitre doit toujours se prononcer.

GALBO, *désespéré.*

Ingrats !
Ils me tourmentent tous ! Que dois-je faire ?

LIBER, *s'approchant.*

Lire
Ce que je viens ici de tracer sur la cire.

GALBO

Donne vite l'écrit !

LIBER

Donne vite un talent !

GALBO

Le gain d'un bon procès ! Tiens.

LIBER

Silence à présent!

Galbo se lève et lit en annonçant la sentence que lui tend Liber.

Par sentence solennelle,
Je me juge convaincu
Que Minna fut infidèle
Et que l'époux est cocu.

Sursaut de Galbo.

L'amant devrait pour son crime
Des dommages-intérêts
S'il ne sauvait sa victime
Dont la femme a trop d'attraits.

L'argent que l'amant réclame,
Je le lui déclare dû,
Mais par l'amour de la femme
Dix fois ce lui fut rendu.

Enfin je dis, pour conclure,
A tous les gens qui sont là
Pour les frais de procédure,
Moi, Galbo, je prends Minna.

Galbo, d'abord un peu surpris, embrasse Minna avec effusion.
Tonnerre d'applaudissements.

CHŒUR DES SOLDATS

Le procès est tranché.

CHŒUR DES COURTISANES

Voici Minna reprise.

GALBO

J'ai voulu, dès ce soir, te faire une surprise.

MINNA

Oh ! mon ami !

GALBO

Par Zeus ! De ces instants si doux,
Profitons, ma Minna ! Tu viens ?

MINNA

Oui, mon époux.

LE CHŒUR TOUT ENTIER

Allons ! avant que l'on défile,
En l'honneur de ce bon édile,
Que son nom frappe les échos !
Vive Galbo !

Galbo et Minna sortent entourés de la foule qui les acclame.

SCÈNE VIII

LIBER, MURION, LILIA, LUBRIO

Liber, dans un coin, compte l'argent qu'il a reçu. Lubrio se promène au fond de long en large. Au milieu, sur le devant, court colloque entre Murion et Lilia.

MURION

Allons-nous en tous deux !

LILIA

Allons-nous en bien vite !

MURION

Il nous faut oublier Galbo, Minna, leur suite.

LILIA

C'est déjà fait.

MURION

Ah ! quel bonheur, en vérité,
De me sentir encor si près de ta beauté !

LILIA

Mais tes paroles sont plus belles que moi-même,
O Murion ! je ne saurais l'être.....

MURION

Je t'aime !

Ce disant, ils sortent enlacés

SCÈNE IX

LIBER, LUBRIO

LUBRIO

Or ça ! Seigneur Liber, tu comptes tes profits ?

LIBER, s'excusant.

Pardonne-moi ! Je sais trop bien que je les fis
Partie à tes dépens... Mais vois-tu.....

LUBRIO

Bah ! Qu'importe !
La fin de ce procès !

LIBER, rassuré.

Tant mieux ! ton âme est forte.

LUBRIO

De bien plus hauts soucis la hantent pour l'instant :
Liber, je vais chez moi ; je te sais intrigant,

J'ai confiance en toi, je compte sur ton zèle :
C'est toi qui vas choisir mon épouse nouvelle.
Je t'attends, ô Liber, au plus tôt ; tu sais où…
C'est très pressé, très, très… Au revoir !

Il sort.

LIBER

Il est fou !!!

RIDEAU

ÉPILOGUE

Comme au prologue, Liber s'avance devant le rideau.

Ici finit la Comédie
Au titre « Les quatre talents »,
Mais vous pensez qu'en même temps
Ne se termine pas la vie.

Vous avez tous vu le tableau
Des amours de Minna la folle ;
Parce qu'on baisse le rideau
Cela n'achève pas son rôle.

Galbo, qui vient de convoler,
Est bien un mari que l'on berne...
Mais il saura se consoler
Avec du bon vin de Falerne.

Pour notre couple d'amoureux
Qui vient de fuir dans la coulisse,
Je tais, de peur qu'on ne rougisse,
Ce qui va se passer entre eux...

Lubrio, d'un nouveau ménage
Bientôt va supporter le lien.
Décidément, ce comédien
Ne sait jouer qu'un personnage.

Bien que cela mette en émoi
Ma naturelle modestie,
Me faut-il, avant la sortie,
De nouveau vous parler de moi ?

Serf, avocat et pédagogue,
Faisant les trois quarts du travail,
J'ai, du prologue à l'épilogue,
Toujours tenu le gouvernail.

Minna me doit son alliance,
Les plaideurs, le gain du procès,
L'édile Galbo, sa sentence,
Et les deux auteurs, le succès.

Ainsi donc, quelle est la morale
De la pièce aux « Quatre talents » ?
Nous approchons de la finale,
Je puis vous la dire, il est temps...

Le vice nous domine, en somme,
(Qu'on ose dire que c'est faux !)
On se rend le maître d'un homme
En le prenant par ses défauts.

On a le Gourmand par la bouche,
Le Fat avec un encensoir,
Comme avec le miel une mouche,
Comme une alouette au miroir.

Donc, si vous voulez plaire aux autres
Et les diriger au besoin,
Observez leurs torts avec soin,
Mais surtout, cachez-leur les vôtres !

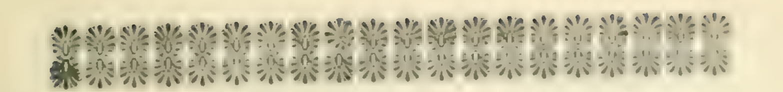
Il suffit, car il n'est pas bon
Ici, de faire une homélie :
On acclame une comédie,
On n'applaudit pas un sermon.

Or, sur le devant de la scène,
Je viens, en toute humilité,
Suivant la coutume romaine,
Dire : « Et nunc, cives, plaudite ! »

Liber salue et sort

3 Avril-14 Mai 1913.





Adieu, petit livre léger !
Que ton existence soit telle !
Comme la fleur et l'étincelle,
Je veux que tu sois passager.

Vois-tu, lorsque la chanson lasse,
L'écho presque aussitôt se tait :
Il vaut mieux que ton nom s'efface
Tout comme l'ombre et le reflet.

Je ne crois pas à mon génie,
Peu me chaut l'immortalité,
Car je puis dire, en vérité,
Je sais lui préférer la vie.

Toi, mon enfant et mon ami,
Qui contient un peu de ma vie,
Je te dédie à l'ironie,
A l'indifférence, à l'oubli !





TABLE DES MATIÈRES

Croquis de la Rue

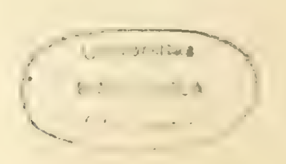
Fantasias

ARIETTES

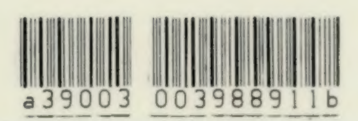
RYTHMES DE GUERRE



Marseille. — Imprimerie BARLATIER, rue Venture, 17-19.




IMPRIMERIE DU SEMAPHORE
MARSEILLE


a39003 003988911b

